

Fiançailles et mariage

d'Edouard Bruley et Anne Marie Henry



3 janvier 1920- 17 juillet 1920

Lettre adressée par Alice Briançon-Harmel à sa cousine Caroline, épouse de René Bruley et mère d'Edouard Bruley.

19 rue Mansart Versailles

22 décembre [1919]

Ma chère Caroline,

Puisque tu as l'intention de me faire le plaisir de venir me voir au moment du jour de l'an veux-tu venir passer l'après-midi du 30 avec René et Edouard.

Mme Charles Henry doit justement venir à Paris à la fin de l'année et je lui demande de venir ce jour-là avec sa fille [Anne Marie]. Vous pourriez ainsi voir si cette jeune fille vous plait et s'il y a lieu d'engager des pourparlers plus sérieux. Cette jeune fille est très gentille, très sérieuse et ferait j'en suis sûre une excellente épouse et une femme dévouée et sérieuse.

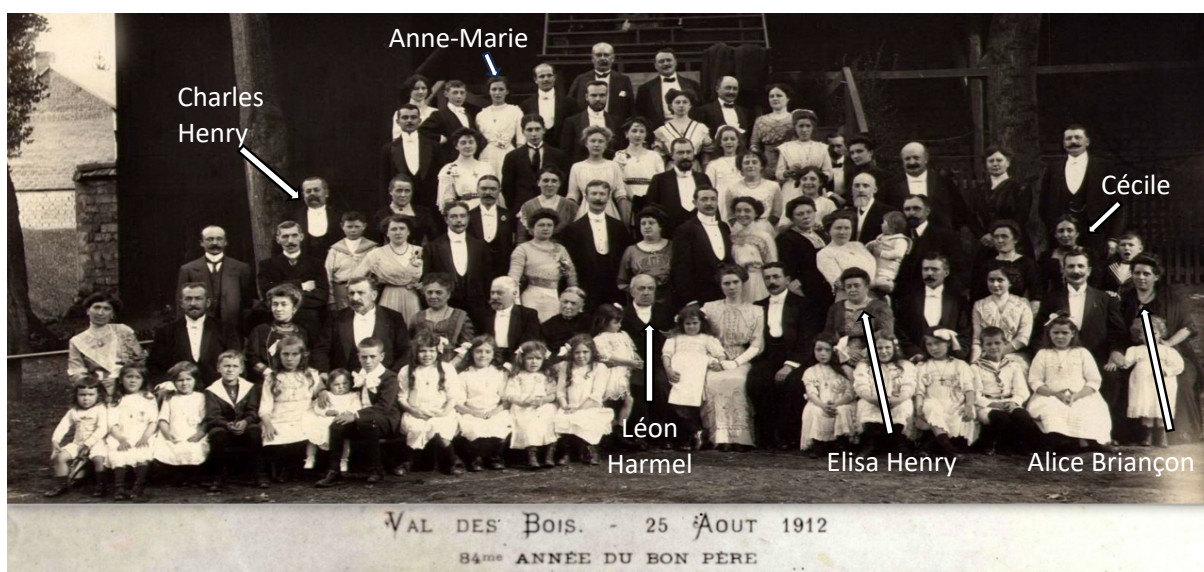
Encore une fois, rien ne vaut une entrevue où l'on peut causer tranquillement.

Si tu veux, vous pourriez arriver de bonne heure l'après-midi.

Au revoir ma chère Caroline, tous nous vous embrassons bien affectueusement tous les trois.

A Harmel¹

¹ Cette cousine de la mère d'Edouard, Alice Briançon (épouse Léon Harmel-fils) a comme belle-sœur, Elisa Henry (épouse Maurice Harmel) sœur de Charles Henry.



C'est avec le patriarche, Léon Harmel, dit « le bon père » que Cécile et Elisa avaient rencontré le Pape Pie X à Rome en 1904.

https://www.dupontfamille.com/files/ugd/980164_9bda3e21bbb245b68e138cc547493618.pdf

Léon Harmel : https://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9on_Harmel



Pendant mon séjour à Paris, il avait été question de me faire rencontrer une jeune fille, cousine d'une amie d'Alice. Mais, dans sa dernière lettre avant mon départ, mon père m'écrivait : "Voici qu'Alice Harmel revient à la charge avec sa jeune fille. Il paraît que Madame Henry et sa fille vont venir à Versailles." La civilité puérile mais honnête nous empêchait de nous dérober. Nous allions donc voir "la jeune fille ardennaise qui faisait elle-même ses robes !"

Cet événement historique se passa le mardi 30 décembre 1919. Nous étions arrivés les premiers et bavardions avec Alice qui avait eu le temps de nous mettre au courant sur certains points ; dot qui ne serait versée que dans quelques années (mais dont on nous servirait les intérêts), caractère de Monsieur Henry, etc. Puis ce fut l'entrée des personnes en question ; une dame très petite, et très noire et... la jeune fille. Bonne impression ; jolie, un peu maigriotte, mais sans excès, corsage saumon qui lui va bien, etc.

Au bout d'un moment, Alice Harmel nous invita à passer tous les deux dans la salle à manger... pour regarder les photos du Val ²!



Naturellement, nous n'ouvrîmes aucun des albums et n'eûmes pas l'hypocrisie de paraître ignorer pourquoi nous étions là. Conversation assez détendue sur nos origines, nos familles, notre façon de concevoir la vie, nos sentiments religieux, etc. En ce qui concerne la question des enfants, nous étions d'accord pour en avoir autant que la Providence nous en enverrait, sans toutefois en souhaiter onze ! Par contre, je déclarai que j'en désirais au moins quatre, ce nombre seul pouvant pallier la lamentable dénatalité qui avait sévi avant la guerre et qui nous avait coûté si cher.

² Le Val des Bois https://www.warmeriville.fr/harmel/_media/1-centenaire-de-la-mort-de-leon-harmel.pdf

Quand je lui ai lu ces lignes, votre maman³ m'a demandé de préciser pourquoi je pressentais déjà que l'engagement allait se faire et je lui ai répondu, à la manière de Montaigne, "parce que c'était elle, parce que c'était moi". Malgré la différence de nos caractères, j'avais senti pour elle une attirance qu'il aurait fallu, au cours des entrevues ultérieures, des divergences bien grandes pour détruire, et je souhaitais qu'il en fût de même pour elle.⁴

Au bout d'une heure ou une heure et demie, nous allâmes retrouver les ancêtres. Avec son impétuosité habituelle, Alice Harmel aurait voulu fixer tout de suite la date du mariage ; mais nous lui fîmes comprendre que la question était trop importante pour être résolue en un aussi court laps de temps. Mais comme Madame Henry devait regagner en hâte les Ardennes, il fut convenu que Mademoiselle Henry ("la jeune fille d'Alice Harmel" portait maintenant un nom) logerait chez Alice pendant quelques jours encore et que nous nous rencontrerions à nouveau le vendredi 2 janvier.

Le lendemain, j'allais chez l'abbé Duvaux qui venait d'être nommé curé de Saint-Jean l'Évangéliste. Comme son prédécesseur, l'abbé Loutil (Pierre l'Ermite) n'avait pas encore déménagé, il m'emmena déjeuner chez Lambel dans ce quartier dont je ne pouvais encore deviner qu'il serait le mien pendant de nombreuses années. A mon retour à Saint-Maurice, mes parents me dirent sur un ton de mystère qu'ils avaient reçu une visite : celle de Madame et de Mademoiselle Henry, qui avaient voulu connaître la demeure du jeune homme en question.

Comment se passa la journée du jeudi 1^{er} janvier, je ne m'en souviens pas. Mais certainement Paul, Alice et leurs enfants vinrent déjeuner à Saint-Maurice et on dut parler quelque peu des événements en train de se dérouler.

Le vendredi 2 janvier, je retournai donc à Versailles dans la matinée et, comme il n'y avait plus de visiteurs, on nous abandonna le salon. La conversation reprit, les questions aussi. Parmi celles qui me furent posées, l'une me fut posée, non sans réticences et en la qualifiant d'assez étrange : "quelles sont vos opinions politiques ?" Je devinai tout de suite d'où venait le coup et, après avoir déclaré que j'étais catholique avant tout (la question religieuse était au premier plan depuis le début du siècle), que je votais pour le meilleur ou du moins le moins mauvais (n'étant pas partisan de la "politique du pire"), que j'étais en somme un républicain modéré. Puis, prenant le taureau par les cornes, j'ajoutais que je n'étais pas Action Française, qu'un régime disparu depuis plus de soixante-dix ans n'avait pas de chances de revivre et que d'ailleurs je n'aimais pas la méchanceté et la grossièreté de Léon Daudet. Je terminai même en disant que je n'appartenais pas au Sillon, mais que j'avais plus de sympathie pour Marc Sangnier et ses amis, chez qui je sentais plus de générosité.

A la suite d'une telle profession de foi, j'aurais pu m'attendre à une explosion

³ Edouard écrit ses mémoires dans les années 70 pour ses enfants. Il s'adresse à eux en disant "Votre Maman", sous-entendu "Anne Marie".

⁴ Anne Marie, ma grand-mère, évoquant cette première rencontre m'avait dit : « Et dire que je verrai cette bouille toute ma vie ! » Finalement, leur couple durera harmonieusement pendant 53 ans... (E CdL)

d'indignation, mais rien ne se produisit, ce qui prouve que l'endoctrinement fraternel⁵ n'avait mordu que très superficiellement.

Après le déjeuner, nous allâmes en famille visiter le Petit Trianon. Comme le guide nous montrait que les meubles portaient les initiales de Marie-Antoinette, je fis remarquer que c'étaient les mêmes que celles d'Anne Marie, réflexion bien impromptue, mais qui, paraît-il, toucha la jeune fille.

De mon côté, et bien que la jeune fille ne fût pas blonde et musicienne comme je l'avais rêvé, la décision était déjà prise. La seule chose qui me chiffonnait, c'était de devoir, comme on me l'avait dit, attendre le retour à Brévilly pour avoir une réponse. Mais, en nous quittant la poignée de main accentuée semblait déjà présager bien des choses.

Enfin arriva le samedi 3 janvier, jour de la Sainte Geneviève. Mes parents et moi déjeunions à Bellevue chez Armand Briançon et c'est là que vint nous rejoindre toute la tribu Harmel... y compris, naturellement, son adjonction récente. On nous laissa seuls dans le salon et je commençai par dire que j'allais attendre avec impatience le retour à Brévilly. "Mais pourquoi ? - Puisque c'est de là que vous devez me donner la réponse. - Oh ! ce n'est pas la peine d'attendre." Et ce fut le premier baiser.



⁵ Charles, le frère aîné d'Anne Marie était « Action française » et un fervent royaliste. (Ma mère me racontait, que, à l'église, alors que tous chantaient pour la République, il entonnait de sa voix de stentor, son couplet pour le Roi- à la grande honte de ma mère Simone !)

Naturellement, la nouvelle fut accueillie par les ancêtres avec de grands cris de joie. On nous livra la chambre d'Armand pour que nous soyons plus à notre aise et la conversation continua, plus intime entre Anne Marie et Édouard. J'appris notamment par cœur les noms de tous mes nouveaux frères et sœurs et les caractéristiques de chacun d'eux.

Puis nous quittâmes Bellevue pour aller rue des Vinaigriers chez ma sœur Alice, impatiente, elle aussi, de connaître sa future belle-sœur. Et l'heure du départ approchant, nous conduisîmes celle qui était maintenant ma fiancée chez une ancienne Pourucrassienne, Camille Thomas, qui demeurait non loin de la gare de l'Est, rue du Château d'Eau... (la rue de ma naissance !) où elle devait attendre son train. En nous quittant, je pus constater que l'aveu fait quelque peu auparavant, d'être « assez froide » était purement controuvé.

Le lendemain dimanche, après avoir déjeuné et passé la journée chez Alice, je repartis pour Cherbourg, non sans avoir envoyé ma première lettre à celle que je ne pouvais pas encore officiellement appeler ma fiancée. Pendant ce temps, mon père adressait à Monsieur Henry la missive de rigueur afin de demander pour moi la main de sa fille (la réponse, nous nous en doutions, fut affirmative : Anne Marie avait enfin mis "le feu aux poudres", ce que son père lui avait reproché de n'avoir pas su faire jusque-là !). J'avais aussi donné pour références le colonel de Pimodan et l'abbé Duvaux et leurs réponses durent apaiser les craintes qu'aurait pu susciter l'intrusion d'un membre de l'Université dans une famille si bien-pensante.

Le soir, je prenais donc le train pour Cherbourg. En ce temps-là, on ne parlait certes pas de train à grande vitesse. On partait à 9 heures du soir pour arriver à 6 heures du matin... quand il n'y avait pas une heure de retard. Le passage vers 5 heures, dans les marais de Carentan laisse encore un froid souvenir ! Il me fallut contenter la curiosité de Mme Vagnon, annoncer la nouvelle à tous mes amis. Et j'eus une charge de plus, fort agréable d'ailleurs : envoyer dans les Ardennes une lettre quotidienne qui recevait une réponse aussi régulière.

Edouard Bruley
Professeur agrégé d'Histoire
au Lycée de Cherbourg

Monsieur et Madame
Charles Henry sont heureux
de vous faire part des fiançailles
de leur fille Anne-Marie avec
Monsieur Edouard Bruley,
agrégé de l'Université.

Torques de Brévilly (Ludecques)
le 3 janvier 1920

Ma bien chère Anne Marie,

Me voici revenu dans ce lointain pays Cherbourgeois. Mais si mon cœur y a rapporté votre image et le souvenir divin des heures passées ensemble, mon corps y a rapporté le plus beau rhume de la terre, que le voyage n'a pas amélioré : les wagons de l'Ouest-Etat ⁶ sont en effet de vraies pouponnières pour ours blancs. En sentant le froid cette nuit, je pensais à vous qui avant-hier, êtes partie sans couverture et j'ai peur que vous n'ayez bien souffert pendant votre voyage. J'ai hâte de recevoir un petit mot pour être fixé à cet égard. J'aurais dû demander à ma sœur une couverture mais j'étais abruti par le bonheur et je n'ai pas songé à ce détail matériel qui a pourtant son prix.

Vous devez être rentrée dans votre famille et je pense que tous les vôtres connaissent maintenant la grande nouvelle. Que Jehanne d'Arc ne m'en veuille pas trop, elle ne perdra pas tout entière sa sœur et elle aura un grand frère de plus : elle préférerait sans doute se passer de l'un et conserver l'autre, et je trouve qu'elle a bon goût, mais le bonheur rend égoïste et je ne me sens pas trop de remords d'être un infâme ravisseur.

Ma propriétaire a accueilli avec joie la nouvelle. La brave dame s'était mis en tête de me marier et avait fait défiler sans succès les beautés cherbourgeoises. J'étais donc allé dans deux ventes de charité, j'avais mangé des petits gâteaux, acheté des fleurs, pris des billets de tombola et gagné d'innombrables petites saletés, et tout cela sans résultat, j'étais resté de glace. C'est que Dieu me réservait, au fond des Ardennes, une gentille petite fiancée qui réalise mon idéal sur la terre et dont je veux faire le bonheur ici-bas.

Brr ! Mon feu baisse, je m'en vais remettre une bûche, car je suis frileux, mea culpa ! Je vous quitte un instant pour aller pendant 2 heures entonner de la science dans des cervelles indociles.

C'est fait, mon Dieu que mes contemporains ont donc la tête dure ! Il fait du soleil dehors mais le vent est frais et je suis tout frissonnant. Je vais me soigner en prenant du thé au rhum : je m'alcoolise !! Heureusement que vous n'êtes pas là pour me voir !

J'ai déjà lancé ma propriétaire sur la piste des appartements vacants, chose rare ici comme partout ailleurs. Mais elle doit avoir un flair tout spécial pour les dénicher, connaissant au moins les $\frac{3}{4}$ des Cherbourgeois. Lorsqu'elle aura trouvé, alors je me mettrai en branle à mon tour, et ces besognes matérielles qui, d'ordinaire, me répugnent, me charmeront cette fois car votre doux souvenir viendra s'y mêler et je vous verrai passer silencieuse et vive parmi les logis déserts ou les meubles étrangers.

A bientôt ma Bien-Aimée, croyez à l'immense tendresse de votre

Edouard

23 R. de l'Alma Cherbourg (Manche)

⁶ Edouard (notre grand-père) chantait toujours lors des grands repas de famille la chanson de l'Ouest-État :

https://www.youtube.com/watch?v=yfKA-dwd5tU&list=RDyfKA-dwd5tU&start_radio=1
<https://chamo20s.blogspot.com/2008/05/lucien-boyer-vive-lepress-de-normandie.html>
https://fr.wikipedia.org/wiki/Compagnie_des_chemins_de_fer_de_l'Ouest

4 janvier 1919 (sic) (*en réalité 1920*)
Mademoiselle Anne Marie Henry-Dupont
Forges de Brévilly
Ardennes

Ma chère petite Anne Marie

Je ne veux pas attendre d'être arrivé à Cherbourg pour vous demander des nouvelles de votre voyage et vous dire que j'ai bien pensé à vous. Nous sommes bien loin l'un de l'autre aujourd'hui et l'espace nous sépare. Mais nous sommes unis par le cœur et par le souvenir. Quel délicieux souvenir !

Cette maussade journée du 3 janvier me semble parée de toutes les grâces du printemps. Sentir contre son cœur un cœur qui bat à l'unisson du vôtre, unir ses pensées, ses rêves, ses espoirs, y-a-t'il bonheur plus grand sur terre ? Soyez mille fois bénie pour m'avoir donné cette heure d'ivresse dont le souvenir m'éclairera comme un phare sur la route longue et monotone de la vie, et me fera prendre patience pendant les semaines qui vont encore nous séparer.

Vous voilà rentrée au foyer familial. Accomplissez avec courage l'humble tâche quotidienne, en songeant que bientôt vous aurez un intérieur dont vous serez la reine et que tous mes soins tendront à écarter les ronces et les pierres de votre chemin.

Au revoir, mon aimée, présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à vos parents, embrassez Jeanne d'Arc pour moi et croyez à toute ma tendresse.

Edouard

23 rue de l'Alma Cherbourg

Lettre de Caroline Bruley-Henneguy (1862-1926), mère d'Edouard à l'attention de Cécile Dupont Henry.

4 Janvier 1920

Chère Madame,

Soyez, je vous prie notre interprète auprès de M^r Henry pour lui dire que nous sommes très heureux de la décision de votre chère fille.

Vous pouvez être certains que mon fils fera tout pour la rendre heureuse. Pour nous, notre grand désir sera de lui faire plaisir. J'ai hâte de savoir si elle est bien arrivée, cette nuit, j'ai fait plusieurs prières pour que le Bon Dieu la protège.

Ce matin, j'ai fait la S^{te} Communion pour ces chers enfants.

Je suis bien contente ayant pu avant son départ lui faire faire la connaissance de ma fille et je vous assure qu'elle sera bien accueillie par toute notre famille.

Combien je regrette notre éloignement mais j'espère que nous nous arrangerons pour nous voir le plus souvent possible. Ma cousine⁷ nous a fait part de votre décision à propos du trousseau, c'est très bien.

Mon mari et mon fils se joignent à moi pour vous envoyer ainsi qu'à Mr Henry l'assurance de nos meilleurs sentiments.

J'embrasse Anne Marie de tout mon cœur.

C. Bruley

Lettre de demande en mariage de René Bruley (1857-1933), père d'Edouard, à l'attention de Charles Henry, père d'Anne Marie Henry.

St Maurice 7 Janvier 1920

Cher Monsieur,

Mon fils ayant eu le grand plaisir de connaître Mademoiselle votre fille Anne Marie, et trouvant en elle toutes les qualités qu'il souhaitait dans la compagne de sa vie, j'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien la lui donner pour femme.

Je puis vous assurer de ses sentiments les plus affectueux pour elle, et qu'il fera tout pour la rendre heureuse.

Quant à nous, ayant pu pendant les courts instants que nous avons passés avec elle apprécier toute la délicatesse de son cœur, nous l'aimons déjà comme notre fille, et elle sera certaine de trouver dans sa nouvelle famille une affection aussi grande qu'auprès de ses parents.

Veuillez, je vous prie, présenter à Madame Henry nos amitiés bien vives et bien sincères et permettez-moi de vous assurer de nos sentiments les plus affectueux.

Bruley

⁷ La cousine en question est Alice Briançon-Harmel qui a arrangé la rencontre.

Forges de Brévilly le 7 Janvier 1920

Mon cher Ami et futur gendre,

Je veux que vous sachiez que c'est avec une grande joie que nous avons appris par Anne Marie que vous vous étiez promis l'un à l'autre. J'ai toute confiance que notre chère fille sera heureuse, car je rêvais pour elle un mari profondément chrétien, intelligent, cultivé, dévoué et affectueux. Notre bonne amie, Madame Léon Harmel, puis Monsieur l'Abbé Duvaux m'ont dit que vous possédiez ces qualités et je les crois. Et puis, vous vous aimez....

Je puis ajouter aussi qu'ayant eu le plaisir de causer assez longuement avec vos chers parents, j'ai pu me rendre compte que nous avions la même mentalité, une manière de vivre analogue et j'éprouve pour Madame votre Mère une vive sympathie, il me semble que je l'ai toujours connue.

Il serait peut-être osé de vous faire l'éloge de notre chère Anne Marie, une mère c'est si indulgent, pourtant si vous l'aimez, il vous sera doux de l'entendre louer, même par sa mère.

Je puis vous dire que cette chère enfant ne nous a causé que des joies. La première, à son insu par sa naissance, première fille si désirée après 5 frères, et, ce que ses frères l'ont aimée, leur Sœur ! Ce nom lui en est resté. Elle tient dans la maison une place très spéciale due à son rang de fille et de sœur aînée sans doute et aussi à la justesse et au sérieux de son jugement, à son dévouement affectueux, à son ingéniosité et à son adresse pour toutes sortes de travaux. En même temps qu'une fille très aimée, elle est pour moi, une amie. Je m'ouvre à elle de mes difficultés, de mes soucis, elle partage ceux-ci, souvent les devine, nous étudions ensemble les questions difficiles. Tout cela vous fait sentir quel vide nous causera son départ et pourtant c'est avec joie que je vous la donne car son bonheur m'est infiniment cher et j'ai confiance en vous.

Agréez, mon cher Ami, l'assurance de mes sentiments affectueux.

Cécile Henry

Brévilley, Dimanche 11 janvier 1920

Mon cher Edouard,

Ce n'est plus de ma petite chambre que je vous écris aujourd'hui, mais de la cuisine, car ce soir je suis cuisinière, et je préfère surveiller de près notre petit repas du soir. En effet, tous les dimanches nos bonnes nous quittent à 2 heures pour ne rentrer que le lendemain, alors chacune à notre tour nous prenons leur emploi. Nous sommes d'ailleurs « de semaine » à tour de rôle. Celle qui est de semaine doit commander les repas, voir à les varier et à les agrémenter, commander aux bonnes, voir à l'ordre de la maison, donner le linge à laver, le faire sécher, le visiter, le faire repasser ... etc... C'est elle, en somme, qui prend les petites responsabilités de la semaine. Si une bonne manque, elle doit travailler à ce qu'on ne s'en aperçoive pas. Comme sanction, si le service est bon, elle reçoit des compliments, si on pense à le remarquer. Mais plus souvent on reçoit une quantité de petites remarques méritées. Nous nous sommes organisées de cette manière depuis notre retour à Brévilley parce que Maman, qui avait perdu l'habitude d'une grande maison, se trouvait débordée de fatigue.

Je ne sais pas quel temps il fait à Cherbourg mais à l'heure où nous revenions de la messe, 11 h $\frac{3}{4}$, alors que vous vous y rendiez de votre côté, il faisait une tempête si affreuse que 2 personnes de la maison ont retourné leur parapluie ... les autres ont jugé plus prudent de fermer les leurs, quitte à recevoir une violente douche. Cet après-midi, 2 arbres sont tombés dans le jardin, fort heureusement Papa les avait condamnés il y a quelques jours. Les inondations recommencent. Le vent souffle si fort que la nuit dernière nous ne nous sommes pas endormis avant qu'il se calme, vers une heure. Cette nuit, la tempête promet d'être plus violente encore. Le temps est affreusement triste, il m'impressionnerait vivement même si mon âme n'était pas aussi profondément joyeuse. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce qui ce (sic) dit, tout ce qui ce (sic) fait m'est bien égal, puisque je sais que vous m'aimez.

Je suis bien ennuyée parce que j'ai sur le feu de l'eau qui ne veut pas bouillir, il faut que j'attende pour y jeter les nouilles et Papa qui est l'exactitude même sera contrarié de voir le repas en retard, à propos, êtes-vous exacts (sic) ! sans doute pour vos cours ... mais à la maison ? que serez-vous ... Ici nous avons toujours été habitués à une grande exactitude dans l'heure des repas ... Exactitude exagérée même. Mais le service de la maison se fait plus facilement, et plus parfaitement quand les repas ont lieu à heures réglées ... Dire que je suis une personne exacte, parce que j'exprime ce désir, serait faux, je crois. Quand il s'agit d'une course, de prendre un train, d'aller à la messe, je déteste arriver longtemps à l'avance et cela fâche souvent un peu Papa et Maman.

J'ai annoncé la nouvelle à 2 bonnes amies, hier, à Sedan. Aujourd'hui, Maman l'a rendue publique en l'apprenant à quelques familles un peu plus marquantes ici, car demain, nous enverrons les faire-part. J'ai déjà reçu des félicitations aussi banales qu'idiotes, c'est le lot offert par les gens du monde, que je préfère donc avoir comme hier, le plaisir de rencontrer ces deux bonnes amies, pour leur dire toute la profondeur de mon bonheur, que de fois nous avons causés ensemble de nos espoirs et de nos désirs, si élevés qu'ils nous semblaient irréalisables. A quoi bon, m'étais-je souvent demandé, être

élevée dans des sentiments purs, délicats, avec de hautes aspirations que j'essayais de grandir toujours, si c'est pour laisser beaucoup de mon idéal de côté, le jour où je devrai choisir un compagnon. Je ne voulais pas vivre pour moi, mon rêve était de me donner toute entière. Mais je craignais d'avoir à sacrifier quelques-uns de mes plus intimes désirs pour le réaliser et mon âme était infiniment tourmentée. Je n'en reviens pas encore d'avoir rencontré l'âme qui réalise le plus parfaitement mon idéal.

Figurez-vous que j'ai reçu votre lettre du 7 après celle du 8 au courrier du matin le 10, quelle bonne lettre encore, vous me demandez si je pense à notre mariage : je crois bien, c'est un de mes vrais plaisirs maintenant que de songer à ce petit nid que je tâcherai de vous rendre si gai, si bon que vous serez toujours heureux. Maintenant, je suis contente que vous vous intéressiez déjà à notre mobilier. Hier à Sedan, j'ai eu aussi l'occasion de me rendre compte de différentes choses car mes parents ont été choisir une nouvelle chambre à coucher. Les meubles se trouvent maintenant être moins chers à Sedan qu'à Paris, à cause des différences de frais généraux.

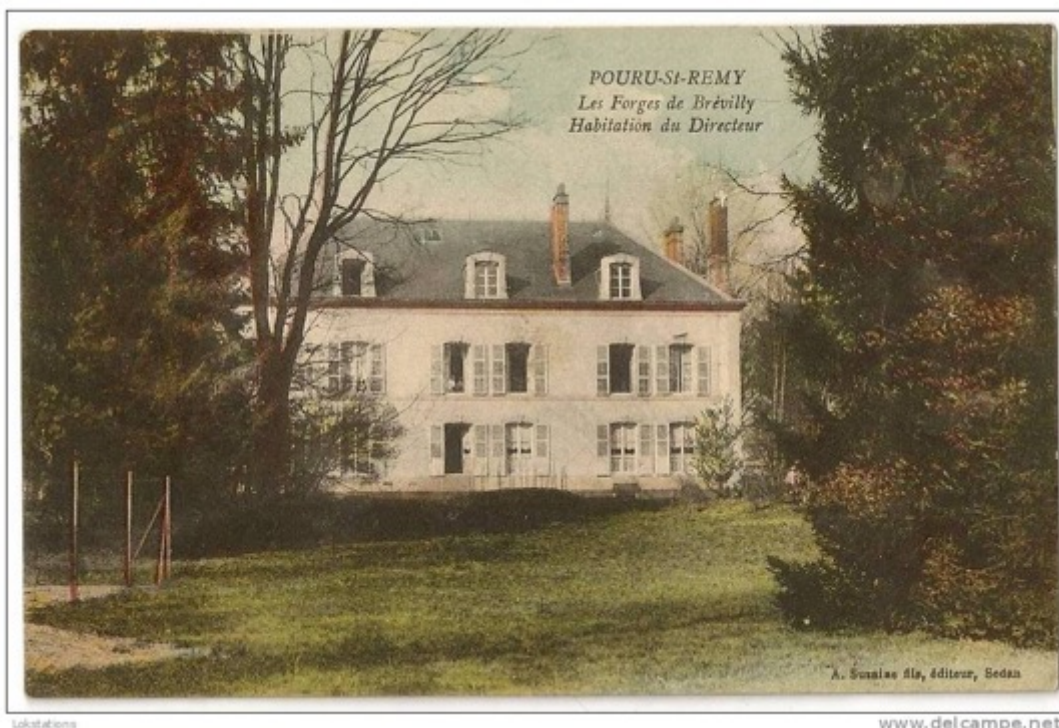
Je vous enverrai un tout petit souvenir demain par la poste ... Le dîner est terminé, on m'a fait des compliments, Papa ne m'a pas reproché d'être en retard, après le dîner nous avons préparé le bagage d'Emmanuel et son repas pour demain en voyage car il retourne au collège à Angers. Aussi je ne peux pas vous dire combien de fois il a fallu m'interrompre et je ne trouve pas encore le temps aujourd'hui de vous causer de chacun de mes frères et sœurs. Demain, je commencerai par eux. Je vous embrasse bien tendrement cher Edouard et pendant cette vilaine tempête qui redouble, je me cache dans vos bras.

Votre Anne Marie

Brévilley 12 janvier 1920

Mon cher Edouard,

Il a fait cette nuit une tempête si affreuse qu'il est tombé au moins 7 arbres dans le jardin, et parmi eux deux de nos plus beaux, un grand peuplier de Hollande et un très beau saule pleureur que la barbarie boche avaient (sic) épargnés. Ces deux beaux grands arbres étaient au bord de notre petit ruisseau, aussi l'inondation a été la tempête, ces deux victimes sont noyées dans l'inondation, le saule est tombé en travers du ruisseau et le peuplier semble couché dans le lit même du ruisseau. Les autres arbres déracinés sont généralement des sapins. Avant la guerre nous avions beaucoup de sapins qui nous protégeaient davantage du vent. Mais nous n'avons pas à nous plaindre parce que nous avons une maison en bon état, nous avons des murs épais, une toiture neuve de 1913 et des carreaux à toutes nos fenêtres, combien ici n'ont encore que du papier en fait de carreaux, des toitures endommagées et des maisons en mauvais état. Les inondations montent continuellement, nous avons de l'eau 3 mètres plus loin que le tennis (vers la maison) vous verrez cela par la carte postale. Nous n'avons pas encore d'infiltrations dans la cave. Sans doute par sympathie pour vous j'ai recueilli hier un bon rhume, à la petite séance des enfants du catéchisme, j'ai mal à la tête et je suis bien fatiguée mais je me soigne bien aussi pour vous écrire bientôt que je n'ai plus rien.



Je veux donc vous parler de mes frères et sœurs aujourd'hui, en voilà d'abord la liste : Charles aura 34 ans en mars, Xavier est mort à 8 ans, Max 29 ans, Paul aurait 28 ans a été tué à la guerre, Robert 27 ans, Anne Marie aura 25 ans le 3 mars, Pierre 21 ans, Tèreèse aura 21 ans en avril, Geneviève a 18 ans, Emmanuel 17 ans, Jehanne d'Arc 9 ans.

Charles qui a 34 ans est marié depuis 1911 avec Yvonne Picard de Reims, c'est lui qui est maintenant le directeur de Brévilley, il a fait ses études d'ingénieurs aux arts et métiers catholiques de Lille. C'est celui de mes grands frères qui m'a témoigné extérieurement le plus de douce affection, sa femme est fort gentille, femme d'intérieur

et femme de devoir, très gaie et très simple. Ils ont 4 enfants Louissette 7 ans ½, Xavier 5 ans, André 2 ans, René 5 mois ½ c'est mon filleul. Mon frère habite une maison qu'il s'est construit avant la guerre à 4 minutes de la nôtre.

Venait ensuite Xavier qui est mort à l'âge de 9 ans d'une fièvre thyfoïde (sic).

Max qui a 29 ans est actuellement au séminaire de Chalons, où est encore abrité le séminaire de Reims, il sera prêtre dans 1 an ½. Il avait désiré se faire jésuite et il n'a pas pu résister à la vie noviciat, il s'est même si fort fatigué qu'il a perdu de nombreuses années. Maintenant sa santé lui permet de suivre les études du séminaire mais il reste fatigué, nous constatons cependant dans son état une amélioration lente mais à peu près constante. Il a une nature très droite, très consciencieuse mais trop minutieuse, aussi se fatigue-t-il souvent à rechercher une trop grande perfection.

Paul qui aurait eu 28 ans a été tué à Carspach près d'Altkirch le 7 août 1914. J'ai eu le bonheur d'aller prier sur sa tombe en juillet dernier, il repose dans le petit cimetière près duquel il est tombé. Ce Paul était la gaité et l'entrain de la maison, c'était celui qui organisait toutes nos parties de plaisir, forçait Papa à la décision, égayait la maisonnée. Il désirait diriger une exploitation agricole et était sorti 2^d de l'école de Grangeneuve près de Fribourg. Il était à la caserne au moment de la guerre et souffrait très particulièrement du milieu. Il avait une âme très délicate, très élevée, très idéaliste, c'était un fervent de la communion quotidienne.

Robert 27 ans a lui aussi été dans cette école d'agriculture, il a été prisonnier pendant la guerre, puis rapatrié, il a été en 1918 diriger l'exploitation agricole d'une cousine en Algérie. De retour ici, ne sachant où tourner son activité, il a réorganisé dans l'usine un atelier de charronnage pour le compte de l'état, il a une situation raisonnable mais temporaire. Il souffre beaucoup de ne pas avoir encore rencontré la compagne qu'il rêve, mais j'espère que bientôt il sera heureux. Il lui faut une femme qui aime la campagne, la terre, qui s'intéresse à la vie de l'exploitation. Robert a énormément d'activité à dépenser, actuellement que son atelier de charronnage se trouve organisé, il trouve qu'il n'a pas assez de travail et voudrait faire autre chose. Mais il faut un fameux roulement de fonds maintenant pour avoir une affaire personnelle.

Vient ensuite Anne Marie, qu'on a déjà eu l'occasion de vous présenter.

Puis Pierre 21 ans qui est maintenant aux arts et métiers catholiques de Lille, il pense entrer à l'usine dans quelques années, il finit sa troisième et dernière année. Il a été ajourné plusieurs fois, il pense faire un an de service depuis octobre. Pierre a le plus charmant caractère qu'on puisse rêver, il est aimable, complaisant, délicat, oublieux de lui etc. etc... Mais il est temps que la fin de ses études arrive parce qu'il se fatigue beaucoup cette année.

Viennent ensuite Térésa et Geneviève 20 ans et 18 ans ½ les deux inséparables qui ont deux caractères entièrement différents. Térésa débordante d'activité, adroite, gaie, rejetant au loin tous les soucis, nature heureuse, élevée mais surtout pratique. Geneviève plus calme, est songeuse, inquiète, se tourmente sans s'épancher, au moins rarement, elle plus fine mais moins brillante que Térésa. Elle agit davantage par vertu. Je m'entends bien avec toutes deux, souvent mieux avec Térésa qui a un caractère plus net. Mais nos disputes se bornent à quelques taquineries sans gravité. Térésa est désirée par un de nos

amis d'Anjou, étudiant en médecine qui est encore qu'à son P.C.N.⁸, elle s'en doute mais ils ne s'en sont jamais parlé, c'est moi qui reçois indirectement les confidences de cet ami qui est parfaitement bien. Vous aurez peut-être l'occasion de le rencontrer ici à Pâques. Geneviève oscille encore je crois dans sa décision définitive, couvent ou mariage, c'est une situation pénible.

Emmanuel, qu'on appelle toujours Nel a 17 ans, il a échoué à sa rhétorique en juillet et en octobre, il la prépare à nouveau cette année pour entrer à l'école de Chimie de Mulhouse, il nous a quitté ce matin pour retourner au collège à Angers. Il se trouve en retard dans ses études, c'est un garçon très intelligent mais extrêmement impressionnable, débordant de sensibilité et malheureusement trop réprimé, cela lui coûtait beaucoup de retourner à Angers. Ce brave Nel était ravi de contempler mon bonheur quand je recevais vos lettres, il me dévorait du regard en me disant « Ah je suis content de voir que vous vous aimez comme cela ».

Il me reste à vous parler de ma délicieuse petite Jehanne d'Arc, qui est notre joie, notre rayon de soleil, elle est très gaie, très facile, elle aime par-dessus tout sa grande sœur qui reçoit d'elle les noms affectueux les plus variés. Elle est extrêmement intelligente, studieuse, elle a beaucoup de mémoire et redouble d'ardeur pour que son beau-frère puisse l'interroger en Histoire de France. C'est à moi qu'elle fait toutes ses petites confidences le soir quand je la couche. Je lui fais faire son petit examen, elle me pose ses cas de conscience, hier soir, elle m'a demandé de dire à Maman d'être plus sévère avec elle quand je serai partie de crainte qu'elle ne devienne une petite fille gâtée, car quand il y a à sévir on me laisse généralement le rôle et pour donner à sa pensée toute sa force, elle me disait : « Tu m'as dit que les petites filles gâtées faisaient des femmes pourries ».

J'ai été bien tranquille cet après-midi près de vous parce que Maman et mes sœurs sont chez ma belle-sœur, j'ai prétexté mon rhume, la bonne se montre pleine de sollicitude et m'apporte une tisane bouillante toutes les heures. Je serai bientôt guérie. Le courrier est arrivé, et je n'ai pas de lettres de vous, ce sera pour demain matin, sans doute, je relis avec bonheur vos lettres tous les soirs, elles sont si bonnes, si douces pour votre heureuse fiancée.

Il ne fait plus de vent ce soir, la nuit sera peut-être calme mais l'inondation croît. Robert entendait tout à l'heure un de mes petits garçons du catéchisme dire mais « la demoiselle va être noyée », en effet nous sommes bien entourés d'eau mais jamais nous ne le sommes complètement.

Je vous quitte en vous embrassant avec toute la tendresse de mon affection.

Votre Anne Marie

Faut-il vous avouer tout simplement mon ignorance au sujet de ce à quoi correspond votre titre d'Agrégé d'Histoire, j'en suis très fière sans savoir ce que c'est. Mais je voudrais que vous m'expliquiez bien simplement vos qualités et mérites pour que je connaisse davantage vos gloires et en quoi consiste le doctorat.

Encore une fois, je vous embrasse et je bénis le Bon Dieu d'avoir trouvé en vous celui avec lequel je pourrai remplir tous mes devoirs. Sûre d'être toujours doucement soutenue. Qu'il sera bon de s'aider l'un l'autre toujours.

⁸ PCN : Certificat d'études physiques, chimiques et naturelles.

Mil neuf cent vingt ! Ô temps où, sur la terre immense
Ses peuples éperdus,
Réveillés un peu tard de leur longue démente,
Demeurent confondus !

Année où le soleil se voile de nuages,
Où, lorsque tout frémit,
L'avenir menaçant courbe le front des sages
Sur le monde endormi ;

Temps où l'on voit danser près des villes fumantes
Des sots inconscients
Qui ne se soucient pas que d'autres se lamentent,
S'ils sont heureux, rians ;

Temps de fête et d'angoisse, et d'horreur et de gloire,
Chaos mystérieux
Encore illuminé d'un reflet de victoire
Qui monte jusqu'aux cieux ;

Qu'un autre te hâisse et te jette la pierre,
Je t'aime, ô nouvel an !
Ton nom seul fait jaillir de ma lourde paupière
Un flot de pleurs brûlants ;

Car tu viens de donner le bonheur ineffable
À mon être enivré,
Et de combler d'amour et d'ivresse adorable
Mon cœur longtemps sevré !

Amour ! Ô mot divin que la lèvre tremblante
Ose à peine énoncer, tant il est pur et beau,
Mot béni que le vent dit à la nuit tombante
Et qu'on murmure encore aux portes du tombeau ;

Soleil intérieur qui réchauffe notre âme
Et nous fait oublier les maux du noir Présent
Je veux m'illuminer du reflet de ta flamme,
Et mépriser l'hiver et la fuite des ans !

Il n'est pas vrai que le vent souffle et que la pluie
Étende à ma fenêtre un long voile gris noir,
Il n'est pas vrai que l'on souffre et que l'on s'ennuie,
Puisque j'ai dans le cœur un immortel espoir ;

Puisque j'ai dans le cœur une image chérie,
Une image qu'un jour a gravée à jamais,
La vôtre, Ô Bien-Aimée apparue en ma vie
Par un soir de janvier plus beau qu'un mois de mai.

Qu'importe que nos corps séparés par l'espace,
Ne puissent pas s'unir avant ce bel été,
Nos âmes ne sont pas liées à une place
Elles franchiront bien les monts et les cités !

Pour que mon souvenir hante votre beau rêve,
Je veux songer à vous avant de m'endormir,
Afin que nos deux cœurs parlent d'amour sans trêve,
Evoquant le bonheur qui ne doit pas finir.

Et nous nous en irons par les sphères lointaines
Jusqu'au trône de Dieu qui bénit nos amours,
Nous lui demanderons l'oubli de toute haine,
Sa grâce et le pouvoir de nous aimer toujours ;

De nous aimer sans cesse, ainsi que dans un songe,
Méprisant les soucis, les plaintes des humains,
Chassant bien loin de nous la fraude et le mensonge,
Marchant côte à côte et la main dans la main.

Edouard

Bréville 14 janvier 1920
(écrite au crayon à papier)

Mon cher Edouard,

Je vous écris de mon lit car Maman m'a condamnée à y passer la journée parce que j'avais beaucoup toussé et éternué hier, et que ce matin on n'a pas pu allumer le calorifère parce que nous avons 70 cent. d'eau dans notre cave. Nous n'avons pu chauffer que quelques pièces aujourd'hui, l'égalité de température de ma chambre a presque achevé de guérir mon rhume. Nous avons encore eu un temps affreux cette nuit, heureusement la crue s'est arrêtée. Un de nos employés ne se souvient d'une crue semblable qu'en 1872. On attribue généralement l'intensité de cette crue aux déboisements de nos forêts par les boches. On a pompé aujourd'hui toute la journée l'eau de la cave mais il en rentrait à mesure.

La température a été très douce quand même, on a vu le soleil pendant quelques instants, j'ai pensé qu'il devait faire très beau à Cherbourg. C'est que je suis tout le temps à Cherbourg avec mon si bon Edouard, j'ai l'âme si pleinement heureuse d'avoir trouvé un mari si bon, si doux, si affectueux à chérir de toutes mes forces. Tout ce que je pourrai faire pour votre bonheur, je le ferai avec joie. Faut-il vous redire avec quelle paix et quelle joie tranquille j'entrevois l'avenir à nous deux, je suis si heureuse de trouver en vous un fiancé si chrétien et si aimant.

Tout le monde est content à la maison de voir ma joie, cela fait du bien à Papa aussi, qui je vous l'avais dit se tourmentait à mon sujet, et qui maintenant est content de moi, grâce à vous. Alors ma joie, et cette nouvelle douceur de vivre donnent à chaque nouveau jour plus de charme, à mon âme plus de douceur. Jusqu'à ce que mon âme s'épanouisse pleinement près de vous et par vous.

Je suis bien contente de savoir votre rhume à peu près fini. Cela devait en effet bien vous fatiguer pour préparer et donner vos cours, vous voilà de nouveau plein d'ardeur. Je vous vois bien maintenant installé à votre table, au milieu de votre laid désordre, qui obligera peut-être quelquefois votre petite femme à vous gronder mais qui amuse votre fiancée. Je suis contente de mieux pouvoir me figurer où vous êtes, aussi je vous remercie vivement pour votre description.

Je vois que vous avez bien pensé à votre petite fiancée pendant la messe dimanche. Moi aussi, certes, j'ai pensé à vous, près du Bon Dieu, j'ai tant à le remercier. Que nous serons heureux quand nous prierons ensemble, quand nous communierons l'un près de l'autre, quand nous mènerons à la Ste Table nos petits-enfants, tels étaient mes rêves pendant cette grand-messe de dimanche. Vous êtes vraiment bon de me donner le secret de votre petite prière de 9 heures, je m'y associe de tout cœur, je prierai comme vous, vous avez une idée parfaite et je vous en aime encore plus. Papa a été enchanté de votre lettre.

J'oublie toujours de vous dire que Maman a reçu il y a quelques temps déjà une lettre de M. le Curé de Saint Jean Baptiste et une de Mr de Pinada que je vous copierai ces jours-ci, si cela ne doit pas vous donner trop d'orgueil, en attendant j'en ai pour vous mon chéri.

J'apprends aujourd'hui qu'un de mes cousins issus de germain que je ne connais pas, Georges Poncin, du Cateau, vient de s'engager dans la marine à Cherbourg, je suis très amie avec ses 2 sœurs aînées.

J'ai une lettre aussi de la cousine Marthe Pasquier qui sera contente de vous voir, elle est donc chez Mme Vilemot, 20 rue Amiral Courbet, elle est libre tout particulièrement le dimanche à partir de 3h ½. Elle serait contente que quand vous irez la voir vous demandiez aussi à voir Mme Vilemot afin de faciliter nos relations futures, un peu de flatteries et de diplomatie sont nécessaires avec cette dame. Tachez de lui dire par exemple que vous savez que ma cousine est très heureuse chez elle, cela la touchera. Quant à ma cousine, elle est très simple et vous serez de suite en famille avec elle. Quand vous aurez été faire visite vous m'écrirez un peu ce que c'est que cette dame avec laquelle il faut prendre tant de ménagements, peut-être votre propriétaire vous renseignera-t-elle par avance. Marthe Pasquier m'a envoyé aujourd'hui aussi toutes sortes de renseignements sur les ressources de la ville de Cherbourg : lait, viande, poissons, œufs etc. etc... Elle me parle de « la Fraternelle » et d'une « Coopérative » de femme de ménage etc. Elle me croit peut-être à la veille d'arriver, tout cela nous a beaucoup amusés.

Merci de vos réponses, je vous félicite de ne pas fumer, je m'en étais doutée. Pour la bicyclette, cela m'est égal à mon point de vue, car ce n'est pas un sport de Maman. J'ai très peu d'entraînement d'ailleurs. J'aime beaucoup le tennis, c'est un des sports les plus délassant et passionnant. J'en ai fait surtout l'été dernier. Mais là encore je sais bien que c'est bon pour les jeunes filles seulement et que nous ne puissions guère en jouer ensemble.

Vous me demandez mes goûts au sujet de notre voyage, les vôtres seront les miens, partout où vous me mènerez je serai heureuse. J'ai très peu voyagé et j'aimerai pourtant beaucoup voir de beaux pays. Il me semble qu'il serait bon de séjourner d'abord dans un coin paisible pour jouir parfaitement de nos premiers jours, ensuite nous ferions quelques étapes.

Il est 9 heures. Je suis avec vous, tout près de vous. Je vous embrasse de toutes mes forces mon fiancé

Votre Anne Marie

Je vous envoie q.q. photos non triées pour que vous n'attendiez pas davantage. J'espère que Charles me photographiera demain.

15 janvier Robert vient de me photographier, je ne sais pas ce que cela donnera. Il fait un temps superbe mais la crue est plus forte que jamais. Je vous embrasse encore bien fort. Ma lettre partira à 2h.

Bréville 18 janvier 1920

Mon si cher Edouard,

La journée d'hier a été trop occupée pour que je puisse vous écrire, et pourtant j'ai sans cesse songé à vous, il faisait si beau, si gai, le temps était tout à fait à l'unisson de nos cœurs. J'ai reçu aussi bien bonne lettre de mon chéri dont les lettres me semblent chaque jour meilleures et elles le sont bien réellement parce que chaque jour vous me laissez entrevoir un peu plus votre âme... J'ai lu et relu un nombre infini de fois vos dernières pages. J'aime beaucoup vos pensées sur la bonne volonté, sur l'indulgence du Bon Dieu devant nos efforts, ce sont bien mes idées aussi. Mais je suis heureuse de bien peiner tout cela avec vous. J'ai interrompu ma lettre pour recevoir la vôtre du 16 et pour aller à la messe. Que je suis contente mon bon Edouard de voir votre bonheur, de le sentir, oh oui je vous sens tout près de moi, la tête sur mon épaule et avec vous je songe à tout notre bonheur... et j'ai encore cette impression du 3 janvier, de cette après-midi si douce... c'est presque trop de bonheur de pouvoir vous aimer si fort... et de se sentir aimée d'un tel amour... Merci beaucoup pour vos si jolis vers, qui expriment si bien l'état de nos cœurs, si heureuse de vivre l'un par l'autre oubliant le chaos des temps où nous vivons. Vous y avez passé du temps, sans doute et pour me faire plaisir... vous avez réussi croyez-le. Hier mon chéri, chacune de vos paroles m'enchantent et je ne me lasse pas de vous relire...

A la messe tout à l'heure, je me suis tout le temps, crue près de vous et j'ai tout le temps prié avec vous, c'est ce que je ferai toujours désormais et la prière me devient facile et douce.

Dans la journée, je pense surtout à votre solitude, je vous sens tout seul dans votre chambre, au restaurant, dans la rue, au collège... ce que ça doit être triste d'être sans chez soi comme vous... il me tarde de vous voir dans votre petit nid, de vous y gâter, de vous donner beaucoup de bonheur... de vous dédommager de cette longue solitude mon chéri... et je ne vous ai pas écrit hier, je me le reproche amèrement aujourd'hui, vous me gâtez tant par vos lettres qui sont d'une douceur sans pareille pour votre bien aimée qui se laisse bercer avec délice, par votre amour. Mon rêve s'en va souvent aussi revivre la douce après-midi de Bellevue, c'est moi qui dois vous remercier de ce bonheur et vous demander pardon de ma lenteur, de mon indécision apparente. J'étais trop émotionnée par l'approche de cette grande décision et mon âme se raidissait encore devant l'amour, cela avait toujours dû être son programme, mais c'est bien fini à tout jamais, mon âme s'est hiscé (sic), s'offrant à vous tout entière dans ces minutes de sanglots, s'offrant tout d'abord à vous dans l'image de sa faiblesse. Mes pleurs comme vous l'avez compris n'étaient qu'épanchement, soulagement, joie, trop grand bonheur, n'est-ce pas doux aussi de faire essuyer ses larmes par un si bon petit mari.

Nous avons reçu votre télégramme en 4 heures de temps, merci beaucoup. Robert part à Paris à 2 heures, il ira peut-être à St Maurice s'il peut en trouver le temps, il va à l'enterrement de la belle-mère du directeur de l'usine qui est mort pendant la guerre, laissant 7 orphelins. La mort de leur grand-mère va agrandir encore les protecteurs de cette petite famille, l'ainée a 22 ans, les épreuves n'ont pas amené son perfectionnement, au contraire elle s'irrite chaque jour, on vit dans un rêve insensé c'est vraiment triste, mais

je l'aime beaucoup et elle est très confiante avec moi, mais, il n'y a pas grand-chose à espérer d'elle parce qu'elle est sans volonté. Elle habite Paris, heureusement un de ses oncles demeure près d'elle, sa plus petite sœur a 8 ans, date de la mort de leur mère à Brévilly emportée par une embolie. Le père est mort de la grippe en 1917.



La famille Castel

Nous avons avec nous depuis 4 jours des petits cousins, 7 – 5 – 2 ans parce que leurs parents sont partis au Mans où leur grand-mère vient de mourir.

Il faut déjà clore ma lettre mais je recommencerai tout à l'heure. Je vous embrasse mille fois comme je vous aime mon si bon chéri, et je vous renvoie un doux baiser, là à droite, je ferai toujours comme vous.

Votre Anne Marie

Brévilley le 20 Janvier 1920

Mon cher Ami,

C'est sans hésitation que je vous ai accordé la main de ma fille Anne Marie.

En effet, vos goûts simples et vos pensées à tous deux sont des garanties à votre bonheur futur.

En un mot, vous êtes armés pour la lutte de la vie, et vous pourrez sans aucune inquiétude répondre à toutes les éventualités qui se présenteront au cours de votre vie.

Aujourd'hui, des grandes inondations menacent notre calorifère et nos provisions à la cave, c'est un petit ennui qu'il faut prendre du bon côté : nous en aurons au moins le mérite.

En me lisant, vous devez vous dire mon futur beau-père fait un sermon qui serait mieux dans la bouche d'un prédicateur. Bref, les paroles sortent de l'abondance du cœur. Agréez, mon Cher Ami, l'assurance de ma paternelle affection.

Charles Henry

Brévilley le 20 Janvier 1920

Mon cher Ami,

J'ajoute un mot à la lettre de mon mari, Anne Marie a oublié de vous donner notre adresse photographique : Henry-Dupont Brévilley. Il n'y a pas d'express bien que le bureau soit à Pouru-S^t Remy (Ardennes).

Je veux vous dire à mon tour combien vos bonnes lettres nous ont fait plaisir. Je vous joins dans mes prières et dans mon affection à ma chère Anne Marie et je vous remercie des sentiments que vous voulez bien nous exprimer. Cette chère petite a à son tour un gros rhume, affaire de sympathie, j'espère que le vôtre est fini et que le sien le sera demain.

Souvenir bien affectueux.

Cécile Henry

Il est des chansons pour toutes les âmes,
Des chansons de gloire et des chants joyeux,
Des chansons de deuil, des chansons de flamme,
De vieux chants naïfs faits par les aïeux.

Moi, j'ai dans le cœur une ritournelle,
Un beau lai d'amour qu'on chante à mi-voix,
Lorsque le soir vient, qu'on pense à sa belle,
Quand le soleil meurt derrière les bois.

Et l'on chante alors la chanson sereine,
La chanson qui rend les anges jaloux ;
On oublie et crainte, et souci, et peine
Et l'avenir prend les tons les plus doux ;

L'avenir si beau qui rit à notre âme,
A notre âme en fleur qui croit au printemps,
L'avenir trop lent que nos cœurs réclament
Et qui muse en route, alors qu'on l'attend.

Mais il viendra bien ce beau jour de fête
Où nous serons deux dans notre doux nid,
Où nous resterons tête contre tête,
Ecoutant le chant de nos cœurs unis ;

Et nous unirons nos lèvres brûlantes,
Goûtant de ce jour le bonheur si pur,
Et le cri d'amour de notre âme ardente
Montera vers Dieu, traversant l'azur.

Edouard

Brévilley 21 janvier 1920

Inondation toujours, achats de mobilier de mes parents pr Brévilley
(note de AM qqes années plus tard)

Mon amour d'Edouard

J'ai reçu ce matin au courrier votre lettre et celle de la cousine Marthe, à laquelle vous avez tout de suite plu et qui m'envoie des éloges sur mon cher fiancé, elle trouve que vous avez tout à fait le genre de nos cousins Dupont, que c'est à s'y méprendre, je ne sais pas si c'est vrai mais ce que je sais c'est que je vous aime beaucoup comme vous êtes. Vous avez fait aussi très bonne impression à Madame V., vous avez bien réussi dans votre ambassade et je vous en félicite. Je vais maintenant écrire à ma cousine pour lui demander comment elle pourrait me faciliter un séjour à Cherbourg, elle me dit dans sa lettre que si elle était chez elle, elle m'inviterait, je n'en doute pas et elle parle de suggérer à Mme V. de m'inviter si je lui fais aussi heureuse impression. Mais il faudrait déjà pour cela que je sois à Cherbourg. Il faut pourtant que je vous revoie bientôt mon bon chéri, le temps est trop long loin de vous, qui est maintenant l'unique rêve de ma vie. Merci beaucoup de la photo de mon bon poilu, je vous aime beaucoup là et je vous dévore de baisers.



Votre Maman est bien bonne vraiment de s'inquiéter de la sorte pour nous, d'après les prix qu'elle me donne, je vois que nous trouvons plus avantageusement à Sedan, ainsi elle me parle de 320 frs pour un grand sommier, mes parents viennent de s'en faire faire, une très bonne qualité à 200 frs. Pour la chambre à coucher et salle à manger, les prix sont aussi moins élevés que ceux qu'elle me donne, j'ai vu une très gentille salle à manger hollandaise en chêne clair à 2600, à 3500 on a un grand choix de chambres à coucher sans la literie naturellement. Nous trouverions donc peut-être aussi plus avantageusement à Cherbourg. Ici nous sommes forcément assez au courant de ces questions parce que mes parents sont obligés de se remeubler aussi, cette semaine ils ont reçu de Sedan leur

nouvelle chambre à coucher. Ils doivent encore acheter un mobilier de salon, un mobilier de corridor, des chaises de salle à manger etc..., et il faudrait encore beaucoup d'autres choses pour que la maison soit bien meublée, elle est si grande après cette dévastation.

La crue est à peu près terminée maintenant, nous avons pu constater les dégâts dans le jardin, 20 arbres ont été déracinés par la tempête, je vous enverrai des photos de l'inondation, mais aujourd'hui un vilain temps de pluie m'empêche de tirer aucun cliché. J'ai rêvé encore beaucoup de mon chéri cette nuit, je voulais aller à Cherbourg et il me semblait que tout se mettait contre moi, j'étais désolée et vous essayiez de me consoler. Mais il n'y aura pas à me consoler j'espère parce que nous arriverons à nous revoir bientôt, n'est-ce pas.

Au revoir, mon cher fiancé, je vous embrasse avec toute la force de mon cœur débordant qui est tout entier à vous.

Anne Marie

Mon cher Edouard

J'ai reçu votre lettre comme tous les dimanches avant d'aller à la grand-messe, je vous certifie que cela m'aide particulièrement à y assister avec vous. Je penserai à vous, tout à l'heure quand vous serez chez Mme Vilmot, et que vous essayerez votre voix la plus douce, et tout de suite, je prie son bon ange de l'inspirer. Pendant ce temps, je serai aux vêpres, c'est un petit sacrifice que j'offrirai pour notre avenir, il faut que vous sachiez que je n'aime pas du tout aller aux vêpres, la raison principale est sans doute que cet office coupe l'après-midi du dimanche. Je leur préfère bien un salut tardif mais ici nous n'avons pas le choix. Et je vous assure que la promenade d'ici l'église n'a rien que de très ennuyeux... la route est très mal entretenue, et il faut patauger presque chaque fois dans une horrible boue. La semaine ; nous n'avons de messe qu'à 7 heures environ 4 fois par semaine, il faut donc se lever à 6h $\frac{1}{4}$... alors qu'il fait noir, sans avoir encore pu deviner le temps, pour aller dans une église glacée... je vous avoue franchement que m'a vertu ne va pas jusque-là... je vais toujours à la messe le jeudi à 7h $\frac{1}{2}$... et généralement 2 autres fois... mais depuis mon retour de Paris, je suis très paresseuse, je ne me lève souvent qu'à 7h $\frac{1}{2}$ quelquefois même à 8 heures !!! vous voyez que je me donne du bon temps. Quand j'aurai mon ménage je serai plus matinale. Mais rien ne me presse de me lever ici... chaque jour cependant, je me reproche ma mollesse. Demain matin, il faut que j'aille me confesser avant la messe... En été, je suis heureusement plus matinale... Mais je devrais prendre des habitudes plus régulières... Le soir notre coucher est réglé actuellement par l'extinction totale de l'électricité qui a lieu à 10h $\frac{1}{4}$. J'essaie d'être dans ma chambre avant 9 heures pour être tout à vous à notre rendez-vous. Je me couche rapidement, je relis vos lettres... j'essaie de lire, comme je le faisais chaque soir, le dernier trimestre... mais cela m'est presque impossible, mes livres n'avancent plus et ne m'intéressent que médiocrement. Actuellement, je lis le Tome II des mémoires de Mme d'Abrantès, je n'ai que les 2 premiers volumes sous la main, je n'ai d'ailleurs ni l'intention, ni le désir de lire ses 8 volumes, je lui en veux d'attaquer si grossièrement les Bourbons, puis il y a une trop grande accumulation de détails pour ma tête. Savez-vous ce que j'aimerais mieux lire ? ce sont des livres choisis par mon chéri dans sa bibliothèque de Paris ou de Cherbourg... des livres que cela ne le dérangerait de me prêter... et qu'il aurait plaisir à me voir lire...

J'ai reçu hier une excellente lettre de la mère Duval, ma maîtresse générale au pensionnat du Sacré-Cœur, elle me dit toute sa joie de me voir fiancée, avec un jeune homme qui m'offre les vraies garanties du bonheur... Elle m'invite à aller à Bruxelles pour faire une retraite avant mon mariage, cela me ferai beaucoup de bien et de plaisir, mais je ne sais si ce sera possible, j'aimerais pourtant revoir cette bonne mère qui a été d'un très grand dévouement pour mon âme, elle me fait d'ailleurs allusion dans sa lettre au tracas réel que je lui ai donné... j'ai eu en effet une violente crise religieuse vers 14 ans $\frac{1}{2}$, crise dont je n'ai jamais parlé à personne, mais cette religieuse me devinait, et m'a entourée d'une telle tendresse que j'ai gardé la foi dans la bonté de Dieu... mais mon âme avait subi un rude assaut, elle s'était raidie contre tout ce qui était surnaturel... et ce n'est que doucement et avec la grâce de Dieu que j'ai pu travailler à l'assouplir. Les souffrances de guerre et autres... avec l'aide d'un excellent directeur, m'ont aidée encore...

Maintenant le bonheur que j'éprouve, et votre douce influence achèvent d'assouplir mon âme... que je voudrais sentir complètement douce et bonne. Je compte sur vous pour m'aider à achever ce long travail... Quand nous serons l'un près de l'autre, je vous raconterai tout cela en détail pour que vous connaissiez bien le caractère de votre chérie, puis vous aussi vous me raconterez toutes vos peines... tout ce que vous avez souffert... tout ce que vous rêvez pour l'avenir... pour que nous allions bien, nous soutenant l'un l'autre dans toute notre vie... Aujourd'hui, c'était l'évangile du centurion, l'évangile de la foi « Va et qu'il te soit fait selon ta foi » ... nous aussi nous aurons une foi chaque jour plus grande et le Bon Dieu récompensera notre confiance.

Je suis contente que vous trouviez les meubles plus avantageusement à Cherbourg qu'à Paris... Maman ne se souvenait plus de mes prénoms, ils sont à la mairie Anne Marie Joseph... et à l'église, il y a peut-être en plus Albertina, ma marraine. Nous avons tous Marie-Joseph, mon nom de confirmation est Cécile, celui de Maman. Je vous quitte pour les vêpres et pour ne pas risquer, comme hier, voir partir le train sans ma lettre.

J'embrasse bien fort mon doux chéri.

Votre Anne Marie

25 janvier 1920

Ma bonne petite Anne Marie,

Aujourd'hui Dame Poste se repose et me prive de ma lettre. J'aurais cependant bien voulu avoir des nouvelles de ma chère petite fiancée pour que mon cœur soit en fête comme la nature entière, il fait un ciel de printemps : bleu sans une ombre, plein de soleil et l'air très doux semble tout chargé d'effluves amoureuses.

Qu'il ferait bon nous en aller tous deux profiter de cette beauté du jour ! Mais puisque vous n'êtes pas là, je la méprise et je rentre m'enfermer pour vous écrire : tâche bien douce et qui fait briller le soleil dans mon cœur comme dans le ciel.

J'ai bien prié pour vous, pour nous, ce matin, ce matin mon amour : Dieu ne peut pas ne pas nous exaucer, puisque tout ce que nous lui demandons est en harmonie avec ses commandements. Oui, nous voulons faire un foyer chrétien, où nous nous aimerons, où nous élèverons de beaux petits anges, où nous prendrons plaisir à former leur âme, à l'ouvrir à tout ce qui est grand et noble ici-bas. Comme je suis heureux de voir que nous pensons et sentons de même sur toutes choses. Il est dans les clochers des cloches de timbre différent, mais sitôt qu'elles se mettent en branle, leurs vibrations s'unissent, se fondent en une douce harmonie qui s'envole et va se poser sur les champs apaisés : il en est de même de nos âmes : elles chantent à l'unisson et vibrent du même frisson généreux. Comme nous nous aimerons, ma chère petite femme, comme nous prendrons plaisir à échanger nos plus secrètes pensées, car nous n'aurons rien de caché l'un pour l'autre n'est-ce pas ?

Il y a déjà longtemps, je me suis choisi pour devise : « Ibo », ce qui veut dire en latin : « J'irai ». C'est le titre d'une poésie de Hugo, très inégale, mais où il y a quelques forts beaux vers que l'on peut prendre pour règle de vie :

« Que le mal détruise ou bâtit,
Rampe ou soit roi,
Tu sais bien que j'irai, justice,
J'irai vers toi !

Foi, ceinte d'un cercle d'étoiles,
Droit, bien de tous,
J'irai, liberté qui te voiles,
J'irai vers vous !

Vous savez bien que l'âme est forte
Et ne craint rien
Quand le souffle de Dieu l'emporte !
Vous savez bien

Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres,
Et que mon pas,
Sur l'échelle qui monte aux astres,
Ne tremble pas ! »

Cet engagement, Hugo ne l'a pas tenu, mais nous nous le tiendrons et nous irons ensemble vers tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est généreux sans nous laisser entraver par les obstacles que le monde peut semer sur notre route : à deux et nous aidant l'un l'autre, nous aurons plus de force pour les surmonter. Quand l'un de nous se sentira faiblir, l'autre sera là pour l'encourager, le reconforter, le remettre dans la bonne voie.

Il y a un héroïsme quotidien qui consiste à supporter non seulement avec courage et résignation, mais encore avec entrain les mille petites difficultés journalières. Cet héroïsme là nous l'aurons, puisant dans notre amour mutuel, dans notre bonne volonté réciproque, la force de les oublier, on se fait souvent une montagne de bien petites choses, si on les regardait de sang-froid on verrait qu'elles ne sont rien ! Et comme nous aurons accepté la vie en souriant, ainsi accepterons-nous la mort : espérons que Dieu nous la fera lointaine et douce, et qu'il réunira promptement dans son Paradis ceux qu'il avait unis sur la Terre.

Ô Bien Aimée, je sens mon cœur chanter en moi un cantique d'amour, plus beau que celui du roi Salomon célébrant la Sulamite, si beau que les paroles ne peuvent le traduire car les chants les plus beaux n'ont jamais été dits : ils ont grondé, vibré dans les poitrines humaines et lorsqu'ils arrivaient aux lèvres ils s'évanouissaient, la voix humaine ne pouvant en rendre la beauté. Et c'est pourquoi, depuis que la vieille humanité a commencé à balbutier, à aimer, à souffrir, ce sont toujours les mêmes mots qui sont revenus sur les lèvres des hommes : « Je vous aime... Je t'aime... ! ». Ils servent au plus grand comme au plus petit, car devant l'amour comme devant Dieu, tous les êtres sont égaux, et le plus humble paysan, si son cœur est sincère, sent en lui les mêmes frissons, les mêmes aspirations qui bouleversent l'âme du mandarin à bouton de corail et n'en font qu'un pauvre homme éperdu d'amour, humilié à la fois et rendu infiniment grand par l'étendue de sa passion.

Et moi aussi, je viens vous les redire ces mots si vieux, ces mots si doux, ces mots bénis : « Je t'aime » « Je t'aime ma fiancée, ma femme ». Je te voudrais près de moi, blottie dans mes bras et frissonnant sous la douce caresse de mes baisers... je sens tes cheveux frôler ma joue... et je vois tes yeux si doux se poser sur les miens... Tu es bien loin : qu'importe, mon cœur est auprès de toi... et notre amour est si grand qu'il précipitera la Terre dans sa marche et qu'il forcera le temps à se hâter.

Au revoir, mon adorée, je prends votre photo et je la presse sur mes lèvres, mais vous, je vous serre dans mes bras, je vous embrasse avec toute l'ardeur de mon amour.

Votre fiancé

Edouard

26 janvier 1920

Autrefois, quand j'errais au fond des grands bois sombres,
N'écoutant que le vent qui pleurait dans les pins
Navré, lorsque le soir en ramenant les ombres
Etouffait le soleil en sombrant dans le lointain,

Mon cœur trop solitaire évoquait une image
A laquelle il offrait son amour et sa foi
Rêveur il essayait de former un visage
Idole si lointaine et si proche à la fois ! ...
Et maintenant je vis mon rêve d'autrefois !

Edouard

Brévilley 27 janvier 1920

A la maison, Papa, Maman

(note ultérieure)

Dans cette lettre Anne Marie passe du Vous au Tu !

Mon doux fiancé, mon Edouard,

Je reste toute émue de votre lettre de dimanche... je vous sens si bien là tout près de moi, m'entourant de vos caresses, de vos baisers, je me laisse faire avec délice et mon cœur trop heureux ne sait comment s'exprimer : eh bien... tout simplement, je redirai avec toi... je t'aime, mon chéri, d'un amour sans limite, d'un amour sans borne, je t'aime avec toute la plénitude de mon être épuisé par l'intensité de son amour pour toi... je te caresse, je te couvre de baisers et je m'en vais dans le pays des rêves avec toi... je suis bien de ton avis, il faut prendre la vie gaiement, il ne faut pas trop regarder les peines, « il ne faut pas s'en faire » pour des choses qui souvent n'existeront jamais. Je vous avoue que j'ai le caractère heureux et que comme vous je déteste montrer mes soucis sur mon visage... c'est d'ailleurs bien plus facile de porter gaiement les petites peines, cela en allège considérablement le poids.

Parmi mes amies et cousines, je suis réputée gaie et entrain. Ici, il faut toujours se posséder complètement, ne pas sortir un mot plus vite que l'autre, bien réfléchir si ce qu'on dit ne sera pas mal pris, autrement dit, parler le moins possible, ne jamais manifester de désir sans avoir préparé le terrain, très discrètement, et sans avoir présenté la chose de manière habile... enfin c'est souvent très compliqué... aussi nous ne demandons pas grand-chose. Que je serai donc contente quand je pourrai jeter à bas toutes ces vilaines manières pour être toute naturelle pour mon chéri. Toutes ces choses sont devenues une telle habitude que nous ne pensons plus guère que c'est une contrariété. Mais n'est-ce pas dommage de se rendre la vie si difficile. Maman a heureusement une nature exceptionnellement heureuse... et elle a su nous donner beaucoup de son tempérament, mais cette pauvre Maman vieillit beaucoup depuis un an. Sa figure ne reste plus toujours souriante comme autrefois, elle se fatigue très facilement mais elle reste extrêmement bonne et douce pour tous ses enfants.

Que n'êtes-vous là dans ma petite chambre pour vous raconter tout cela et le reste, ma tête déborde, mon cœur aussi. Oh qu'il me ferait du bien de dire tout à mon petit mari... Je te quitte en hâte délicieux chéri parce que je déjeune à 11 h $\frac{1}{4}$ pour aller à Sedan en voiture... Je t'embrasse, je te serre bien fort, je te mange de baisers.

Ton Anne Marie

Robert est rentré, il n'y a rien de neuf, prie pour lui.

Je te raconterai nos projets.

Dès la fin de janvier, nous avons pris une initiative révolutionnaire : celle de nous tutoyer ! Ce qui ne laissa pas de jeter le trouble dans les âmes de nos ascendants lorsque nous nous rencontrâmes et que cette familiarité éclata aux oreilles de tous.

Cette rencontre devait se produire en février. Comme Mme Henry ne pouvait décemment songer à abandonner une fois de plus son mari, ce sont mes parents qui prirent en charge leur future belle-fille, ce qui doublait le poids de leurs responsabilités !

Ce séjour, favorisé par un temps splendide, fut marqué par la remise de la bague et par quelques promenades aux environs de Cherbourg, notamment au château de Tourlaville marqué par le tragique souvenir des Ravanel.

C'est là que je récitai pour la première fois à ma fiancée les vers de Vigny dans la Maison du Berger :

*Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux que l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la mer assiège...*

Ce programme, je me suis efforcé de le réaliser... longtemps après.

Le passage d'Anne Marie me fit faire la connaissance d'une de ses cousines, Marthe Pasquier, qui, avant la guerre, dirigeait avec sa sœur une institution à Sedan. Demeurée seule après la tourmente, elle était devenue la dame de compagnie d'une de ses parentes très éloignées, Mme Vilmot, fort riche et fort avare, qui demeurait à Cherbourg et recevait, chaque dimanche, une société choisie dans laquelle je me trouvai admis. Je profitais très rarement de cette promotion car ces réunions ne présentaient qu'un intérêt limité. Cependant, je rencontrai là le commandant et Mme Bogé, grands musicologues ; je ne me doutais pas que leur fille, Hélène devint plus tard ma belle-sœur. Quant à la pauvre Marthe Pasquier, elle nourrissait le rêve de venir chez nous, quand nous serions installés, manger des pommes de terre frites qu'on ne voyait jamais sur la table de Mme Vilmot, rêve qui, hélas, ne devait jamais se réaliser.

Ma bonne petite Anne Marie,
Ma fiancée bien-aimée,

Quelle joie, j'ai eu ce matin en rentrant votre bonne lettre, ta bonne lettre du 27 : cela est si doux de sentir que nous sommes tout prêt l'un de l'autre par l'esprit et par le cœur, si malheureusement l'espace nous sépare. Nous chantons notre duo d'amour à distance, voilà tout : tu crois que c'est la Poste qui transporte nos lettres, moi je pense que ce sont tout (sic) les anges qui chaque matin m'apportent ces petits billets tant attendus et qui me font tant de bien.

Cela ne t'ennuie pas que je vous tutoie... De temps en temps, comme si tu étais près de moi et que je puisse te dire à l'oreille que je t'aime, que je t'adore et que je veux vivre que pour toi, pour te rendre l'existence heureuse, te faire oublier les mauvais jours passés, voir ton âme s'épanouir au souffle de mon amour comme s'ouvrent les fleurs aux caresses du soleil.

Il semble qu'ainsi on soit plus près l'un de l'autre et que les mille petits riens que l'on se dit prennent un air de confiance et d'abandon mutuel. Quand nous serons devant les gens sérieux, « sous l'œil des barbares », nous nous « vouvoierons » comme personnes respectables qui se conforment aux traditions et ne vont pas courir parmi les allées folles du sentiment au risque de friper leur belle robe « convenances », mais quand nous sommes tous les deux, en tête à tête, comme maintenant, bien loin et cependant bien près, tu veux bien que nous employons ce petit « tu » amoureux au lieu de ce grand et solennel « vous », tu le veux bien, dis ?

Il me semble que je t'ai toujours connue ma bien aimée et pourtant chaque jour je fais dans ton âme des découvertes qui me font te chérir davantage : pauvre petite âme qui ne demande qu'à s'épanouir et qui doit réfréner tous ses élans, comprimer ses mouvements spontanés. Qu'y a-t-il de plus doux cependant que de se laisser aller à son premier mouvement ? On dit quelquefois des bêtises, on blesse sans le vouloir, qu'importe : il n'est pas de blessure qui tienne devant un baiser. Ce pauvre Armand qui vient de disparaître si tragiquement était ainsi, très impulsif, très « soupe au lait », il froissait quelquefois sans le vouloir, mais aussitôt qu'il s'en était aperçu, le lendemain, il écrivait un petit mot très affectueux pour s'excuser et tout était oublié. Cela ne vaut-il pas mieux que de toujours s'observer et de mesurer ses paroles au compte-gouttes ?

Tu verras ma chérie comme nous nous aimerons quand nous serons l'un près de l'autre. Nous nous aimerons d'abord pour nous, égoïstement, farouchement ; nous nous aimerons ensuite pour les petits anges qui nous viendront et nous nous aimerons en eux ; nous nous aimerons aussi pour Dieu, et notre âme habituée à l'amour saura le chérir avec plus de tendresse qu'elle n'avait fait jusqu'ici. Tu as bien raison de dire à Jehanne d'Arc que notre cœur sera assez grand pour les contenir tous : nous serons deux à les chérir, voilà tout, et ta tendresse à leur égard sera encore plus vive car elle sera moins comprimée.

J'aime déjà tes frères et sœurs comme si c'étaient les miens et je suis bien content d'avoir leur photo : armé d'une loupe, j'ai cherché à découvrir leur visage, mais je suis un peu déçu parce que je n'ai pas reconnu ma Bien Aimée : sur l'une c'est une négresse

et sur l'autre je ne retrouve pas ses traits. J'ai admiré comme il convient la main de la tante Pauline, ne pouvant pas admirer son visage qui demeure invisible.

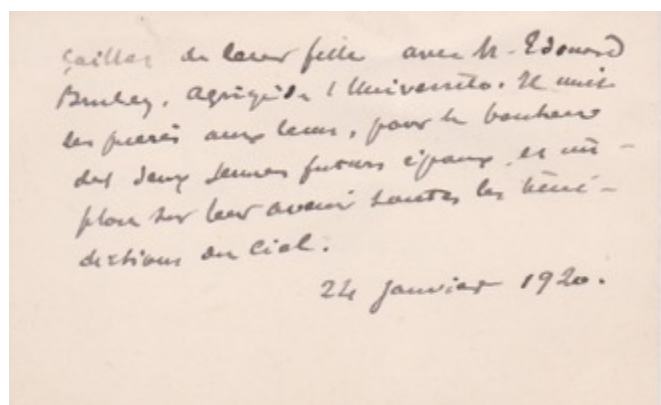
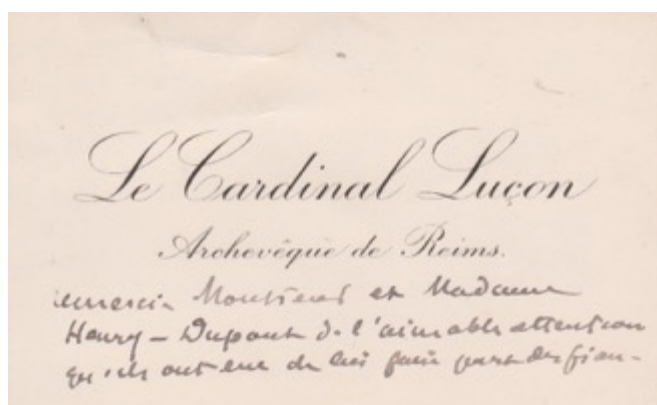
Mais si j'aime tous ceux qui t'aiment, il n'en va pas ainsi de ceux qui ne savent pas t'apprécier : et ta marraine est de ce nombre. Elle ne peut pas sentir ma fiancée : fi, la vilaine ! c'est une marraine marâtre.

Je suis très touché de la carte du Cardinal Luçon et j'espère que les prières de ce vénérable archevêque nous porteront bonheur.

J'avais oublié de te dire qu'hier, chez le marchand de meubles, je suis aussi allé voir les berceaux, il faut penser à tout ! Quel dommage que ne puissions pas coucher dans un berceau, cela coûterait moins cher !

Je vais me remettre au travail, il me faut donc te quitter, mon amour, et pourtant si tu savais comme j'aimerais mieux bavarder avec toi que préparer une leçon sur l'Art au XVIII^e e s (quoique ce soit un sujet qui m'intéresse) mais que veux-tu, c'est le devoir. Je t'embrasse de loin, ma chérie, puisque je ne puis le faire autrement, je t'embrasse mille et mille fois, je te dévore de baisers ma petite fiancée bien aimée, mon doux espoir, ma reine adorée.

Ton Edouard



Le 31 janvier 1920

Mon Edouard chéri,

Depuis le courrier d'hier soir je suis folle de joie et tu dois l'être aussi mon chéri. Tes parents sont vraiment bien bons de nous faciliter notre réunion, je viens d'écrire à votre Maman pour lui dire quelle joie elle nous donnait... quand Maman a lu sa lettre hier soir, je l'avoue que j'aurais bien pleuré de joie. J'étais alors avec toi, je lisais ta bonne lettre du 29, cette si bonne lettre dans laquelle tu me dis de si tendres choses, je veux bien que tu me tutoyes (sic) mon chéri, je ne demande pas mieux, il me semble, cela nous donne un peu plus l'un de l'autre, mon âme chante, chante... et je sens déjà ta caresse... et je te couvre de baisers, quels bons jours nous allons passer et quelle joie de pouvoir laisser mon âme rêver sans cesse à ce bonheur, aujourd'hui, je n'ai rien à vous dire que cette joie débordante... je verrai le pays où vous vivez tout seul, le pays où vous ne serez bientôt plus seul, votre petite chambre, dans laquelle vous rêvez souvent à votre fiancée, votre table d'où vous m'écrivez et où vous travaillez. Je verrai votre bonne propriétaire, nous parcourerons (sic) les rues de chez elle au lycée... Nous irons rêver devant la mer. Nous irons sans doute à la messe de 11h ³/₄ et surtout nous serons souvent ensemble. C'est trop de joie mon chéri, n'oublions pas d'en remercier le Bon Dieu... Sais-tu que j'ai tant rêvé en écrivant cette lettre que l'heure a passé et qu'il me faut vite courir au train, je ne suis pas contente de moi, mon chéri n'aura encore qu'une toute petite lettre aujourd'hui, pour le consoler je veux l'embrasser encore plus fort que de coutume mon fiancé bien aimé et le couvrir de baisers... C'est samedi aujourd'hui, il a beaucoup de travail, alors je pense encore plus à lui.

Ton Anne Marie

Mon Edouard chéri,

Je veux te dédommager aujourd'hui de mes si petites lettres de ces derniers jours, dont je suis si honteuse, moi qui pendant ce temps reçois de bonnes longues lettres qui me font tant de bien.

Depuis 15 jours nous recevons comme tu le penses, une avalanche de lettres de félicitations pour nos fiançailles, figures-toi qu'en plus des lettres à ses frères et sœurs, à des cousins ou amis plus intimes, Maman a envoyé 300 faire-part, cela peut te paraître fantastique, mais Maman n'en a guère envoyé qu'à ses cousins germains et à quelques amis au souvenir desquels elle a voulu se rappeler puis à une cinquantaine de famille d'Angers, où l'on a été si accueillant pour nous. En plus de cela, j'ai écrit environ 40 lettres à mes cousines de mon âge, à mes amies... à quelques parents. Je reçois donc aussi une quantité de lettres de félicitations dans lesquelles on me fait mille compliments, mille éloges de mon personnage, et où on te félicite de ton choix, il faut tout de même que je te transmette ces félicitations... mais je trouve moi que c'est moi qui ai une veine insensée d'être aimée par un si parfait petit mari... mais tous ces gens-là ne te connaissent pas encore.

Je ne t'ai jamais parlé encore de mes amies. Actuellement, mon amie « la plus en vogue » comme disent mes sœurs est une gentille angevine de 22 ans : Antoinette Lasserré, elle a ne t'en déplaise, un réel béguin pour ta petite fiancée, mais je sais bien qu'il n'est pas comparable à celui de mon chéri, c'est une jeune fille qui est dans un milieu très mondain, qui a assez naturellement les goûts mondains de sa famille, mais elle a plus encore l'âme profondément chrétienne et si elle ne s'y trouvait obligée par sa famille, elle abandonnerait volontiers la vie du monde dans laquelle son âme chrétienne mais naturellement très passionnée, souffre de tant de luttes, souvent très violentes, à Angers les goûts extrêmement mondains de cette jeune fille et ceux de sa mère et de sa sœur, éloignaient d'elle les jeunes filles sérieuses, j'ai eu le bonheur de comprendre sa nature, de l'aimer, de la voir souvent, malgré ce qu'on pouvait en penser, et je suis heureuse d'apporter un peu de soutien à son âme et de l'affection à une nature qui en a tant besoin. Avant mes fiançailles, elle m'écrivait quelque fois 4 fois dans une même semaine, maintenant je lui écris tous les 8 jours, elle m'écrit encore une ou 2 fois par semaine.

A Angers aussi j'ai une grande amie et vieille amie, 45 ans peut-être, dans la personne de Melle Lucile Bocquet, mon professeur de coupe qui a été extrêmement bonne pour moi pendant la guerre, me donnant une quantité de cours, souvent des leçons particulières, ainsi qu'à mes sœurs, et qui n'a jamais voulu rien recevoir, elle m'aimait très particulièrement, elle avait besoin elle aussi de répandre son affection débordante et de se dévouer, elle avait un caractère très difficile, s'entendait avec très peu de personnes, heureusement « j'étais dans sa manche », je la connaissais très bien, et je n'ai eu que quelques rares ennuis avec elle, c'est une personne très originale, pas très bonne langue mais qui a un cœur d'or. Cela m'amusera de te présenter le type, car s'en est une.

Mais à Angers, ma meilleure amie est et a été Marguerite Perdreau, maintenant Madame Victor Matignon, elle a 22 ans, c'est la cousine germaine du jeune homme qui désire Térése. Nous avons connu cette famille à la campagne, pendant les vacances, dans

les environs d'Angers. Nous étions voisins, les jeunes gens étaient au collège avec mes frères, nous avons bientôt fait connaissance, et après quelques jours d'expectative nous sommes devenus excellents amis, nous étions tout à fait comme des frères et sœurs. Nous avons fait beaucoup de parties folles ensemble, chaque jour nous allions en barque en Loire, nous prenions des bains, souvent le soir nous faisions des promenades extraordinaires, enjambant les murs des propriétés, escaladant les rochers. D'autre fois, nous causions de tous les sujets les plus sérieux, de nos lectures communes.

Je reçois à l'instant ta photo qui me fait le plus grand plaisir, je suis ravie de te contempler, tu es gentil tout plein, évidemment tu ouvres de grands yeux, un peu fixes mais je suis contente de te revoir, tu avais mis ta jacquette (sic) c'est gentil cela, mais c'est que tu es très bien en jacquette (sic), et surtout, c'est comme cela que tu étais le jour de nos fiançailles.

Je t'aime, plus que je ne pourrai jamais te le dire. J'essayerai de ne plus pleurer puisque tu le désires, je veux bien m'habituer au bonheur que tu me donnes mais je t'assure qu'il surpasse tellement mes espoirs, que je ne puis encore y penser sans une vive émotion, aussi tu excuseras encore un peu des larmes dues à un trop grand bonheur, elles ne ressemblent pas à celle d'autrefois, à celle que je versais quelquefois le soir dans mon lit... je ne les connais plus celles-là depuis que je connais mon chéri, mon Edouard.

Je te demande bien pardon de t'avoir tant fait attendre des photos tirées, je vais le faire ce soir, j'ai depuis 2 jours du bon papier et du virage ⁹, il fait un très beau soleil et tout en vous écrivant je surveille des photographies que je tire sur papier... je suis dérangée continuellement... ce n'est vraiment pas pratique.

Je n'ai pas encore reçu ton petit livre. Oh oui, je serai bien contente quand je travaillerai près de toi, quand je pourrai t'embrasser, te dire comme je t'aime chaque fois que j'en aurai envie. Que ce sera bon de s'aider l'un l'autre dans toute l'existence, de n'être plus qu'une seule et même âme.

Je t'embrasse mon doux chéri avec toute la force de mon âme dont l'unique rêve est de faire ton bonheur.

Ton Anne Marie

Jehanne d'Arc voudrait beaucoup une lettre de son grand frère... écris-lui « ma chère petite filleule » elle sera enchantée. Je te quitte pour aller aux vêpres... dans 15 jours nous serons ensemble.

⁹ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Virage_\(photographie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Virage_(photographie))

Mon Edouard chéri,

Si tu savais ce que je suis gaie maintenant, tu serais enchanté, mon âme déborde de joie, et je rajeunie (sic) tous les jours, cela t'amusera peut-être de penser que ton Anne Marie qui n'a pourtant pas l'air bien vieille, peut encore rajeunir, voilà comment cela peut se faire, avant de te connaître j'acceptais la vie courageusement, mais je la trouvais parfois bien amère, je voulais rester gaie, je voulais me trouver heureuse quand même... Je désirais me marier, avoir des enfants, mais plus pour me dévouer, pour ne pas mener une vie inutile, pour avoir conscience de faire mon devoir. On m'avait déjà vaguement parlé d'amour, mais j'avoue que j'étais loin, très loin de soupçonner le bonheur d'aimer, et celui d'être aimée... C'est par toi mon chéri que mon âme s'ouvre à tant de bonheur, il me tarde de te le redire, de te serrer dans mes bras, mon Edouard, tu ne saurais croire comme je suis heureuse de pouvoir te dire « mon » Edouard, je sens bien alors que tu m'appartiens, comme moi je suis à toi... que le mois de juillet vienne donc vite.

Tu me parles dans ta dernière lettre de la formation de l'âme des petits, je suis d'avis comme toi qu'il est d'une grande importance de commencer à travailler ces petites âmes très jeunes, pour prendre une influence qui soit naturelle, et complète, je me suis toujours intéressée à l'éducation des petits enfants... l'âme de notre petite Jehanne d'Arc est délicieuse, cette petite sœur est très douée, elle a des sentiments très délicats, elle a beaucoup de cœur, elle est très affectueuse pour sa Sœurette, elle est très spécialement intelligente, elle est généralement gaie, mais elle est très nerveuse et s'impressionne beaucoup à la moindre contrariété, elle connaît ses défauts et veut se corriger... L'autre soir elle m'a confié qu'elle craignait qu'après mon départ Maman et Térésè et Geneviève ne la gâtent trop... et qu'il faudrait les prévenir d'être plus sévère parce qu'elle avait peur d'être une « femme pourrie » !!! C'est généralement moi qui la reprends et la corrige, je sens qu'elle m'en est très reconnaissante. Chaque soir, elle me confie toutes ses petites pensées, me demandant surtout si je trouve qu'elle a bien ou mal agi, elle ne pourrait rien me cacher... J'observe le système d'éducation de ma belle-sœur avec ses enfants, son aînée 7 ans $\frac{1}{2}$ a une nature très difficile, le second, qui a été souffrant, a été assez gâté... mais on l'a beaucoup plus entouré d'affection, il a un caractère bien plus naturellement bon et facile à former que celui de sa sœur. Je recherche les manières employées et j'observe le succès et l'insuccès suivant les natures. Chez ma tante Marguerite qui a de très nombreux enfants, elle ne s'occupe guère de l'éducation qui semble se faire toute seule, ses enfants ont des natures généralement faciles... et apparemment insensibles, grands ils ont de bonnes natures mais pas très fines... Nous avons près d'ici une cousine qui a 3 petits enfants 7, 5 et 2 ans, qui sont parfaitement élevés. Nous lui avons demandé ses moyens, elle nous a dit qu'elle procédait surtout par la douceur, son mari la soutient beaucoup en exigeant l'obéissance aux ordres de la maman, presque jamais ils n'ont à gronder, et leurs petits enfants ont pour eux une affection touchante.

Quant à nous, nous avons eu des natures généralement difficiles, des natures très sensibles, impressionnables, colères... mais pleines de cœur, de foi et d'enthousiasme. Maman a eu beaucoup de mal avec quelques-uns de mes frères, actuellement le brave Nel, malgré ses 18 ans, lui donne encore du souci, par sa vivacité. Maman n'a pas été

assez libre souvent d'agir comme l'eut voulu et puis vivant à la campagne, elle a dû nous mettre en pension... ici, elle a eu pour nous une institutrice pendant 25 ans... c'était une personne très bien mais qui prenait au détriment de Maman trop d'influence sur nous. En résumé, elle a eu beaucoup de mal avec nous, mais elle est heureuse de voir maintenant les bons résultats. Je garde un tas de choses dans ma plume, ce n'est pas toujours facile permis d'écrire toutes ses pensées en bien ou en mal, quand donc pourront-nous faire librement d'interminables causeries... même ici, je n'écris pas en paix, j'ai bien été interrompue 6 fois par mes sœurs... et elles me pressent parce que nous avons un rendez-vous à 2 heures.

Au revoir, mon bien aimé, je veux baiser plus tendrement que jamais mon doux chéri.

Ton Anne Marie

Mon doux chéri, mon Edouard bien aimé,

Je viens de recevoir une bonne lettre de Térése qui m'annonce qu'elle vient de donner sa parole à Hugues Cocard. Maman l'a écrit à son père et les fiançailles auront lieu à Pâques. Térése m'écrit une lettre pleine de joie. Quant à Robert, il n'y a encore rien de bien précis mais cela prend tournure, et je ne doute pas que nous soyons à Pâques 6 heureux fiancés... Ce sera délicieux, d'avoir tous tant de bonheur, quelles bonnes vacances nous passerons. Les jours du revoir approche mon doux bien aimé, ta fiancée brûle d'amour pour toi, il lui tarde de se reposer sur ton épaule, de te redire qu'elle t'aime. Hier, j'ai été prier avec Maman dans votre église, quand je suis près du Bon Dieu, je suis encore plus près de toi que partout ailleurs, parce que nous sommes d'abord l'un à l'autre dans le Bon Dieu. Quel calme, quelle paix me donne cet espoir de m'unir à un mari si profondément chrétien. Je t'aime mon idéal, mon rêve. 2 jours et tu seras là dans mes bras et je pourrai t'embrasser et je te verrai plein de bonheur et toi tu verras la plus heureuse créature de la terre.

Je t'écirai encore un petit mot demain, espérant qu'il t'arrivera dans la matinée de samedi.

Je te quitte déjà, j'ai dû écrire à Maman et à Térése avant toi et il faut que je me prépare pour aller déjeuner chez Alice. Je t'embrasse de toutes mes forces, mon Edouard, le chéri de mon cœur.

Ton Anne Marie

15 février 1920
Dimanche matin

Prends cet anneau, chérie, et garde-le sans cesse ;
Songe en le regardant à notre petit nid ;
Qu'il évoque pour toi les si douces caresses
Que je te donnerai quand nous serons unis
Mais ne regarde pas les perles ni les pierres
Témoins inanimés de mon ardent amour
Les vrais, les seuls bijoux dont on doit être fiers
Sont les élans d'un cœur se donnant sans retour
Les perles de la mer ne valent pas les larmes
Qui l'autre fois couvraient ton visage pâli,
Les diamants de l'Inde ont pour moi moins de charmes
Que tes grands yeux profonds où ton âme se lit.

Edouard

Mon grand chéri,

J'ai reçu ce matin ta bonne carte du 24, comme tu es bon et comme je t'aime et comme ta douce affection me fais du bien, mais comme je regrette la douce atmosphère des jours passés... Nous pourrions pourtant être si heureux ici et nous le sommes en effet entre frères et sœurs, nous nous aimons beaucoup ; nous avons les mêmes pensées et nous sommes naturellement gais mais aussitôt que notre pauvre Papa, que nous aimons pourtant, apparaît, il faut faire disparaître gaité et expansion... vivacité. A midi, nous avons eu nos cousins à déjeuner... et je me suis fait emballer parce que je causais trop, que d'ailleurs depuis que je suis rentrée, je suis beaucoup trop bavarde etc... j'ai tout avalé... mais je l'avoue cela m'a coûté plus que d'habitude, j'ai trop été gâtée ces jours derniers. Mais n'en parlons plus cela ne m'empêche pas d'être gaie, et puis je suis très occupée, et je ne pense qu'à toi, mon chéri, qui m'aime, qui est là-bas si loin, qui se fatigue, qui travaille.

Mais voilà la grande invasion, Robert vient de faire entrer dans ma chambre mes trois cousins (Alphonse Henry), puis voilà Max qui veut admirer ma bague, puis voir toutes tes photographies et je suis contente de faire ta connaissance à mes cousins. Jacques le séminariste et Alfred le soldat, ne seront d'ailleurs pas là à Pâques... Nous venons de bien rire ensemble, surtout quand je leur ai présenté Hugues Cocard en costume de bain, je ne le possède que de la sorte... je te l'enverrai dans ta prochaine lettre pour te faire rire...

Je ne t'ai pas dit que nous avons acheté au Louvre un satin vieux rose pour le couvre lit, le dessous sera en satinette vieil or un peu foncé, ce sera plus pratique, c'est Paul [Balorie] qui fournira le nansouk intérieur, cela nous reviendra peut-être 275 francs... Nous avons fait beaucoup de démarches avant de découvrir ce satin. J'ai acheté des serviettes à débarbouiller aux Magasins Réunis, très avantageuses.

Quant au service de table, t'ai-je dit, qu'on ne trouve pas de choix, et qu'il faut mettre près de 500 francs... ta mère pense qu'on pourrait compléter, ce que donnera ton oncle avec l'argent qui lui reste de la vente des couverts. Mais je préférerai attendre pour la vaisselle qu'on ait un choix plus varié. Ce que nous avons était gentil mais fade. Et puis je ne trouve pas qu'il est important d'avoir si vite notre beau service et d'acheter alors quelque chose qui ne nous plaira pas... Ne ferions-nous pas mieux d'acheter à la pièce un service ordinaire, qu'il (sic) nous sera plus nécessaire maintenant, enfin nous verrons suivant les occasions et les circonstances. Mais je crois qu'il n'y a pas tant à se presser pour la vaisselle, je vais en causer à notre fournisseur qui achète à Longwy.

Je t'embrasse bien fort mon bien aimé. Ne pense plus que j'étais triste au commencement de ma lettre, je suis toute gaie maintenant près de toi et je te baise encore doucement ces yeux que je revois toujours avec bonheur.

Ton Anne Marie

Brévilley 27 février

Mon chéri, mon Edouard,

Je suis toute avec toi aujourd'hui, dans la joie... pour fêter ton anniversaire...J'ai certes besoin de me réfugier dans tes bras, parce qu'ici j'ai à nouveau le don de taper sur les nerfs de Papa, je suis rentrée trop gaie, trop exhubérante (sic) et pourtant je mettais déjà un frein sérieux. Je vais me taire, je vais tâcher de passer inaperçue pour qu'on m'oublie, cela contraste trop avec toi, avec St Maurice. Il faut que je m'y réhabitue doucement... mais plus pour longtemps...

Je ne devrais peut-être pas te raconter cela, ne t'en fais pas pour moi, je suis toujours gaie quand même et je rêve à la vie tranquille et douce qui sera la mienne. Peu m'importe les soucis matériels, la fatigue, la souffrance puisque je sais que je serai chérie. Le bras de Maman va mieux mais elle l'a trop fait manœuvrer ces jours-ci et elle y a mal... elle a mauvaise mine et nous la trouvons fatiguée, elle se surmène trop, va à la messe tous les matins... la fraîcheur matinale lui donne des douleurs dans son bras et elle est moulue quand elle en revient, et cela nous contrarie. Je souhaite que le docteur revienne et lui fasse la leçon.

Je te remercie de ta si bonne lettre du 25. C'est gentil de m'avoir écrit longuement comme cela... eh... je rêve du revoir, je serai si heureuse aux Rameaux. J'ai dû interrompre ma lettre, Maman est venue me demander d'écrire pour elle. Puis Max est venu me causer, nous nous entendons bien, il a l'esprit très large et avec lui je puis causer un peu de toi. Je lui ai essayé aussi son aube ce matin et nous avons pris ensemble toutes nos décisions pour la monter aussi joliment que possible.

Puis mes petites ouvrières du catéchisme sont venues me chercher du travail, avec tout cela, il est 11h20... ma belle-sœur et mon frère viennent déjeuner avec leurs enfants et je dois encore écrire 2 lettres avant midi, je suis pourtant si bien près de toi, je me sens si bien, je veux m'imaginer que je suis là sur ton épaule, doucement câlinée, loin de cette atmosphère énervante. C'est mal dit ... de dire et surtout d'oser écrire comme cela et pourtant j'aime ma maison... Brévilley, ma petite chambre, mon papa, ma maman, tous mes frères et sœurs mais depuis que j'ai découvert qu'il existait une vie de joie, d'amour et d'expansion, j'ai moins de patience. Je m'en veux, je vais te peiner peut-être en te faisant deviner mes petits ennuis mais je ne puis pas faire autrement que de raconter tout cela comme je ne pourrai pas faire autrement de te dire plus tard tout ce que je pense. Ce n'est plus rien ce que je souffre maintenant au fond de mon âme, c'est toujours le bonheur qui domine, celui d'aimer, celui d'être aimée.

Je sais que ces petits ennuis extérieurs auront bientôt une fin. Mais je plains de tout mon cœur cette bonne Térése, ce matin elle est arrivée exaspérée dans ma chambre mais heureusement tous les jours ne ressemblent pas à ces derniers. Je voudrais t'écrire des pages et des pages ... mais cela viendra, J'écris en hâte les autres lettres, si j'ai du temps, je reviendrai un peu à toi. Je t'embrasse un million de fois mon amour et je veux m'endormir sur ton épaule, rêver de toi mais avant je veux encore baiser tes bons grands yeux.

Ton Anne Marie

Demain, je te parlerai à nouveau de la vaisselle, puis de la suspension et du bureau, je te dirai tout ce que je pense. N'oublie pas les 4 gouttes d'eau dans chaque coquillage. Quel travail en plus !

Brévilley 3 mars 1920

Mon chéri, mon Edouard bien aimé,

Je viens de recevoir ta si bonne lettre du 1^{er} mars, je suis infiniment heureuse de sentir le bonheur que tu as par moi, est-ce possible, mais oui ! Quelle joie pour moi que de penser que je pourrai toute ma vie travailler à te rendre heureux... mon âme est transportée d'amour pour toi. Merci de tes souhaits pour mon anniversaire, je ne doute pas que comme tu me le souhaites, cette année soit la plus radieuse de ma vie. Comment en serait-il autrement puisque c'est celle où je t'aurai tout à moi et où je serai entièrement à toi... Je veux redire comme toi, cette pensée que je me répète avec délices, et qui va aller chanter à tes oreilles : le Bon Dieu m'a mis au monde pour faire ton bonheur.

Le Bon Dieu a été en effet notre lien le 1^{er} mars. J'étais toute avec toi, oui ce sera bien bon d'aller communier près de toi. Que c'est donc doux d'avoir un chéri qui comprend tout comme moi, il me tarde de te revoir, je ne songe qu'à toi, heureusement je suis bien occupée, cette semaine je suis de service et comme depuis que je suis fiancée on disait que j'avais moins de cœur à la maison et au service, je ne veux plus qu'on puisse le dire et je fais largement tout ce que je dois faire. Je travaille aussi à mon trousseau que je continue à couper et à organiser, nous allons 2 fois par semaine apprendre à faire des chapeaux. J'écris environ 3 lettres par jour surtout que Maman ne peut toujours pas écrire... et puis souvent encore, je flâne, je rêve à toi... dans le temps quand j'avais le cœur plein de chagrin, j'avais une activité fiévreuse, jamais je ne me reposais, mais maintenant que j'ai l'âme joyeuse, je n'ai plus besoin de cela, je peux laisser mon esprit et mon âme voler librement, ils vont toujours dans des régions délicieuses. Avant quand je n'étais pas trop triste, je montais dans ma chambre, j'essayai de lire, si la lecture ne calmait pas, je prenais mon petit carnet et je lui disais tout ce que j'osais, je le lui disais en pleurant, cela me soulageait ... et j'étais calmée pour un moment. Depuis que je t'ai vu, je ne le connais plus et surtout je n'ai plus besoin de lui. Depuis que je te connais, je n'ai plus le soir la tête brûlante de pleurs. Si je sens encore souvent mes paupières se mouiller ce n'est que par excès de bonheur.

Je suis contente que tu sois de mon avis pour la vaisselle, mais, je l'avoue que je ne suis pas tout à fait du tien pour le bureau, il faut que tu aies un beau bureau et bien pratique, cela t'es (sic) nécessaire, et si l'on t'achetait une table bureau dans les 350 frs comme celles que nous avons vues ensemble, il faudrait plus tard te racheter quelque chose de mieux, autant à acheter quelque chose de bien tout de suite et je préfère que nos économies sur la vaisselle passent à ton bureau.

Voilà comme quoi je ne dis pas toujours comme toi mais nous verrons cela à Pâques. Je t'embrasse follement mon bien aimé avec toute la tendresse de mon cœur.

Ton Anne Marie

Trousseau

4 Draps de coton	1 sucrier
4 — — toile	1 coupe à fruits
2 laves d'oreillers brodés	1 plat creux
1 Service damassé 12 serviettes	1 — plat
3 nappes	1 — long
12 serviettes de table	1 moulin à café
17 torchons	1 plat émaillé
3 Draps pour faire des tords	1 Bassin de
3 Etablissements	2 fers à repasser
1 — blanc	2 Boîtes à sel
2 Paquets linge pour chg.	1 petite marmite émaillée
3 Paires Rideaux	1 planche à hacher
1 Couverture de laine	1 couteau à découper
1 — — coton	2 Casseroles en cuivre
1 Ecladon américain	1 plat de
1 matelas	
1 traversin	
2 oreillers	
2 Enveloppes à linge	
12 Couverts métal	
1 louche —	
12 Cuillères à café	
12 Outils couverts de table	
12 belles cuillères à café	
9 Couteaux ordinaires	
12 — à dessert	
2 carafes	
12 Verres à liqueur	
2 laves à déjeuner	
6 — — Café	

Brévilley 4 mars 1920

Mon grand chéri, mon Edouard,

Le facteur vient encore de m'apporter une surprise, j'ai vite signé, puis j'ai ouvert avec empressement, tandis que Jehanne d'Arc qui était aussi joyeuse que moi battait des mains et j'ai trouvé ce très élégant petit coffret que tu as choisi pour moi, tu es trop gentil de me gâter comme cela, tu fais des folies pour ta petite fiancée qui est ravie de serrer encore dans ses mains quelque chose qui vient de son aimé. Il faut que je te félicite sur ton goût car la décoration de ce coffret est absolument ravissante, les feuilles d'acanthe sont d'un très joli effet. Le motif central est très élégant, la corbeille débordante de roses, la gerbe de blé, la faux, la faucille, le grand chapeau de bergère et le nœud font rêver ta chérie. Je l'ai là sur ma table et il va trouver bientôt une petite place dans ma chambre, mais je l'aime mieux près de moi pour le regarder tant que je veux.

Je viens d'être dérangée ½ heure, il n'y a plus qu' ¼ d'heure pour le train, je te remercie de ta bonne petite carte du 2. Ce matin, nous avons fait le catéchisme à Brévilley. J'ai demandé à mes enfants pourquoi ils devaient être heureux d'avoir été baptisés et l'un d'eux m'a répondu spontanément « parce que nous pouvons venir au catéchisme écouter des histoires ». Ils aiment beaucoup venir au catéchisme cela nous fait plaisir.

Cet après-midi nous allons chez Madame Collin, la femme de l'ingénieur qui est ici, jusqu'à maintenant elle venait souvent chez nous, mais elle attend prochainement un petit poupon et ne peut plus beaucoup se promener.

J'ai eu des surprises hier pour mon dernier anniversaire ici. Rober m'a donné un très joli carnet de poche dans le genre de ton calendrier... et le soir comme j'étais couchée et que je relisais tes lettres, Tère et Geneviève sont venues m'apporter un joli sachet à mouchoirs qu'elles venaient de me terminer. Maman me donnera de la dentelle pour une chemise de nuit. Tu vois comme je suis gâtée.

Mais le plus charmant est venu de Louissette et de Xavier qui depuis 8 jours soignaient des boutons de fleurs pour les faire ouvrir, changeant d'eau, recoupant les queues et aidant la nature, ils ont ouvert eux-mêmes les fleurs qu'ils m'ont offertes avec bonheur. Ils attendent mon oncle Edouard avec impatience. Jehanne d'Arc t'aime beaucoup, elle me parle tout le temps de toi, et te préfère à Hugues parce qu'il est docteur, elle soupire après Pâques... elle est guérie.

En hâte, je t'embrasse ardemment, comme je t'aime, 24 jours et tu seras dans mes bras, je te câlinerai. Merci encore mon aimé, tu es vraiment trop gentil.

Ton Anne Marie

Brévilley 5 mars 1920

Mon Edouard, mon grand chéri,

Je viens de recevoir ta lettre du 3 mars, elle a rempli mon âme de joie, comme je t'aime, comme tes lettres me font du bien, quel bonheur de penser et de sentir ensemble, il me semble comme à toi qu'il y a très longtemps que je ne t'ai vu tant les jours me semblent longs loin de toi. Tu me rappelle le si doux souvenir du 3 janvier, c'est avec une réelle émotion que je me souviens de ces minutes. J'avais senti aux précédentes entrevues toute la délicatesse de ton âme et j'avais peur moi... c'est que, vois-tu, jusqu'à ce jour il avait toujours fallu me raidir pour me conserver le courage et l'entrain et je ne savais pas qu'une fois que mon cœur serait soulagé, mon âme pourrait s'épanouir tranquillement. Sans le savoir, sans vouloir me l'avouer, je doutais du bonheur naturel, je ne croyais guère qu'à la satisfaction du devoir accompli, j'exagère un peu peut-être car j'ai eu des jours de joies mais le fond de mes pensées était attristé. Mais depuis cette minute où nous nous sommes promis, où j'ai pleuré dans tes bras, sur ton épaule, j'ai commencé à être heureuse (non pas que j'étais malheureuse avant, je ne veux pas le dire mais je souffrais). Oh le bien que cela m'a fait, chéri, de pleurer contre toi, j'ai senti tous mes vilains chagrins qui se dissipaient, j'ai senti la confiance et l'amour que mon âme était brisée d'émotion, que tes caresses m'ont été douces et tes baisers. Mais j'avais réellement peur, tu sais, de ne pas te donner le bonheur. C'était cela qui m'inquiétait par-dessus tout. C'est que, vois-tu, je sens profondément les choses et pour ne pas me montrer émue ou paraître faible, fort souvent je passe pour froide ou indifférente... jusqu'à l'âge de 21 ans.

Je n'ai jamais confié aucun de mes soucis à personne mais il y a un moment où c'est devenu intolérable, alors j'ai commencé à m'ouvrir et depuis j'en ai un peu pris l'habitude et mon âme s'est alors un peu assouplie... mais tout cela, c'est de la vieille histoire depuis que mon cœur a senti battre ton cœur, il n'est plus fermé, tu seras mon grand confident, je te raconterai tout le passé, toutes mes impressions du présent puisque tu es si bien fait pour me comprendre et puis si tu le veux, tu me raconteras aussi ce que tu as souffert pour que je t'aime encore davantage. Tu me raconteras tes souvenirs gais ou tristes. Que ce sera bon quand on aura de longues heures ensemble, qu'on sera libre à nous deux, qu'on pourra laisser son âme s'épancher tout doucement. Oh qu'il me tarde ce jour. Je vais rêver avec toi des embrassades en voyage, 4 mois...

Jehanne d'Arc est guérie.

La lettre d'Emile¹⁰ est charmante, je te la garde précieusement, nous avons, en effet, joué ensemble et nous avons eu beaucoup de plaisir.

Je t'embrasse chéri avec toute ma tendresse. Toute la tendresse d'un cœur qui a longtemps cherché son idéal et qui est si heureux de pouvoir répandre sur lui toute sa vie, tout son amour.

Ton Anne Marie

¹⁰ Neveu d'Edouard

Brévilley 7 mars 1920

Mon chéri, mon Edouard,

Il est déjà une heure et demie et nous sortons seulement de table, c'est que la messe du dimanche est maintenant à 11 heures, elle a même eu 20 m de retard aujourd'hui, nous étions presque ensemble à la messe. Encore 3 dimanches et tu seras à la messe ici avec nous, je souhaite qu'il fasse beau ce jour-là pour que nous ayons suffisamment de place, parce que quand il pleut, comme aujourd'hui, il pleut dans l'église et l'on ne peut pas occuper 5 bancs, mais peu importe, nous nous serrerons plus fort l'un contre l'autre.

J'avais l'envie de t'écrire hier soir avant de me coucher, mais il faisait encore trop froid dans ma chambre. C'est que j'étais un peu triste parce que Maman est fort fatiguée et nous étions inquiets de sa santé, elle a eu hier soir et avant hier de forts vertiges... elle ne mène pas actuellement une vie bien fatigante (sic) mais elle a beaucoup de soucis, et en plus, son état de fatigue fait qu'elle se tourmente beaucoup pour des choses secondaires... Nous voudrions qu'elle mène une vie très calme, mais elle est continuellement en activité. Tous les matins, elle va à la messe à 7 h ½ actuellement, après cette messe elle fait des courses généralement pour les orphelins de guerre, puis elle ne rentre que vers 9 heures pour déjeuner. Alors déjà, elle est naturellement très fatiguée et les petites occupations qu'elle a le reste du jour la surmènent immédiatement... et faut-il te le dire, si tu étais là seulement près de moi, c'est toujours ennuyeux d'écrire ses pensées intimes à propos des autres, mais à toi je ne peux pas faire autrement. Maman alors très fatiguée se fait beaucoup de chagrin au sujet de mon départ, et elle toujours si douce pourtant, je la sens comme un peu irritée contre moi... mes frères et sœurs le trouvent aussi. Maman me reproche de ne pas lui causer assez, de ne pas vivre assez avec elle... je crois que c'est la fatigue qui lui cause cela, mais tu comprends que j'en ai un peu de peine, surtout que d'habitude je m'entends très bien avec Maman. Enfin, je vais tâcher de faire pour le mieux pour ne plus la sentir triste au moins à mon égard.

Hier soir, j'ai lu et relu tes dernières lettres, puis je me suis endormie après consolée par ta tendresse. Vois-tu, cette pauvre Maman a manqué d'affection, elle a été privée de joies bien douces... et malgré toute sa vertu, il y a des heures où la vie lui est trop pénible.

Mon chéri, nous demanderons au Bon Dieu la grâce de nous aider, de nous soutenir toujours l'un l'autre. Nous jouirons de la vie ensemble, nous l'aimerons ensemble. Tant d'heures qui pourraient être très douces sont si souvent assombries par une mauvaise tournure d'esprit. Nous aurons l'esprit heureux, nous serons optimistes, nous regarderons toujours le côté heureux des choses, mais tout cela il faut le faire à deux, seule c'est inutile, parce que si l'on ne sent pas son aimé heureux avec soi, on ne peut pas l'être.

En hâte, vite, je cours au train, mais je veux avant te serrer bien fort, t'embrasser de tout mon cœur et coller mes lèvres aux tiennes.

Ton Anne Marie

... les jours reprirent leur marche monotone jusqu'aux vacances de Pâques, fête qui tombait, cette année-là, le 4 avril. Anne Marie était venue passer la Semaine Sainte à Saint-Maurice et je commençai à lui faire connaître Paris. Puis, le Samedi-Saint, nous partîmes pour Brévilly que j'allais enfin connaître.

A la gare de l'Est, dans un compartiment de seconde (il y avait trois classes à cette époque), nous trouvâmes Emmanuel et Hugues Cocard qui n'était pas encore fiancé officiellement à Térése. Emmanuel, alors pensionnaire en classe de math. à Saint-Maurille, prit Anne Marie à témoin du marasme dans lequel on le laissait : Regarde soeurette, je suis obligé de voyager avec ma culotte de foot ! (en réalité, un vieux pantalon coupé au-dessus du genou) et Madame Perdreau a été obligée de m'accompagner pour acheter des chemises convenables ! Quant à Hugues, il s'efforçait d'ouvrir sa boîte de sardines sans répandre l'huile sur le tapis... ou sur son pantalon.

A Mohon, où le train manœuvrait, nous aperçûmes Robert, nez au vent, chapeau melon rejeté en arrière.

Puis, à Brévilly, ce fut l'accueil chaleureux de toute la famille pour moi et mes parents. Ceux-ci étaient logés à la maison-mère et moi chez Charles, car un jeune homme ne pouvait décemment coucher sous le même toit que sa fiancée (règle qui avait souffert une exception à Saint-Maurice).

Les fiançailles furent célébrées officiellement. Les habitants de Pouru purent satisfaire leur curiosité en nous voyant passer sur la route ou assister aux offices. Je dus apprendre à connaître non seulement mes futurs frères et soeurs, parmi lesquels Jehanne d'Arc (dont le prénom m'avait quelque peu étonné la première fois que je l'avais entendu) se montrait la plus enthousiaste, mais aussi tous les cousins Alphonse encore plus nombreux !

Une de nos promenades en famille nous conduisit aux "bois de papa" sur la rive gauche de la Chiers : boqueteaux qui avaient quelque peu souffert de la Guerre. Au retour, nous prenions les devants pour profiter des détours de la route et nous embrasser sans susciter la réprobation familiale.

Puis ce fut le retour à Cherbourg. Chaque jour, je rayais une date sur mon calendrier, tout en trouvant que le temps "suspendait" un peu trop son vol. Je devais aussi me préoccuper de notre avenir. La crise du logement sévissait déjà âprement. Grâce aux relations que je m'étais faites, je pus cependant louer trois mois avant notre mariage une maison particulière située non loin de mon logis et entourée d'un petit jardin dont le plus bel ornement était un arbre tropical, un dracoena. Je fis installer dans notre futur logis (où nous ne devions habiter qu'une nuit puisque je fus nommé au lycée d'Orléans) le mobilier (chambre à coucher et salle à manger) que nous avions acheté en février et que vous connaissez bien.

Du 18 au 25 mai, j'eus le bonheur de revoir ma fiancée qui allait enfin connaître son futur (?) logis. Mais une nouvelle catastrophe s'était produite : ma mère, malade, ne

pouvait faire le voyage et mon père devait la rejoindre au bout de trois ou quatre jours. Quelle situation ! Laisser seuls deux fiancés à deux mois de leur mariage ! Heureusement, les braves Théry se dévouèrent et se constituèrent nos chaperons lors des promenades que nous fîmes le jour de la Pentecôte et le lendemain. Ma fiancée logeait dans une maison située presque en face de la mienne et où une amie de Madame Vagnon avait mis un appartement à notre disposition ¹¹. Mais quel accroc aux convenances ! Heureusement que nous étions bien loin des Ardennes.

Avec le printemps, le séjour à Cherbourg était devenu très agréable et cette euphorie se traduisait dans les vers que j'envoyais à ma fiancée.

Ce soir, l'air est si doux que je voudrais te voir,
Te serrer dans mes bras, ô ma tendre chérie,
Oublier avec toi tous les maux de la vie,
Et nous laisser bercer par notre grand espoir.

C'est pour nous que la terre est comme un reposoir
Où le soleil couchant se pose, rouge hostie,
C'est pour nous que la mer, amoureuse et ravie,
Exhale un doux murmure en frôlant le roc noir.

A cette heure où les feux s'allument sur la grève,
Peut-être que ton cœur sur les ailes du rêve
Vient retrouver le mien auprès des flots amers,

Et la brise légère emporte dans l'espace
Vers le couchant lointain où le soleil s'efface
Le chant de notre amour et le soupir des mers.

Mais, à mesure que les jours s'écoulaient, notre impatience croissait et je rêvais avant tout de m'enfuir.

¹¹ Elle en profitait, le matin, pour écarter le rideau et me faire signe "Bonjour". Heureusement que la chemise était d'une étoffe solide !

Brévilley le 5 juillet 1920

Mon bon chéri,

J'ai ce matin ta petite carte de samedi pour le passe port (sic) s'ils te font des ennuis, tu pourrais peut-être tracer les indications toi-même, le greffier de Pourru (sic) signerait sans doute. J'attendrai vendredi ou samedi pour porter ma feuille à Sedan, peut-être me renverras-tu la tienne d'ici là pour achever les formalités. Ce serait peut-être plus simple, c'est ce qu'avait l'air de penser le type du bureau de la sous-préfecture de Sedan. Quand nous allons en Belgique, jamais on nous demande de passeport car ici à la frontière on nous connaît. Mais, par exemple, quand Papa et Maman sont revenus de Belgique par la frontière près de Valenciennes on ne voulait pas les laisser passer. L'autre jour à Nancy, on n'a pas laissé ma tante Pauline prendre son billet pour Bruxelles.

Le facteur vient de passer, il ne nous apporte pas encore les faire-part de mariage, cela nous ennuie car nous voulions faire les adresses aujourd'hui et les anti-dater à la poste...je ne sais pas ce que nous allons faire. Mais il faudra probablement en faire refaire une certaine quantité pour la famille.

Vraiment, c'est un contretemps bien pénible que ce deuil, je songeai hier que si notre mariage avait été décidé pour le 8, on aurait dû le remettre à plus tard, l'enterrement de Bonne-Maman étant le 6.¹²

Nous pensons que le mariage civil aura lieu aussi dans l'après-midi du 20, il paraît qu'on peut le faire à l'heure qu'on veut. Papa parlait l'autre jour de 4 h ½.

Je suis contente de mon après-midi d'hier, j'ai mis complètement au courant ma correspondance, c'est une bonne affaire. J'ai marqué sur une feuille tout ce qui me restait à faire et j'efface à mesure, c'est que le temps avance, dans 12 jours tu seras là, dans 16 nous serons mariés. Je ne sais pas si cela te fais (sic) la même impression qu'à moi mais je trouve cela invraisemblable, presque impossible et pourtant c'est bien vrai bien aimé que je serai toute à toi dans 16 jours. Mon cœur t'attends (sic), je te désire follement et je crois que ces 16 jours me sembleront longs encore... et pourtant je suis bien occupée, je suis contente de ne plus être de service, je puis penser davantage à mes petites affaires, ainsi ce matin j'ai fait des quantités de choses.

Mais si tu vivais ici, tu serais étonné de voir comme on s'occupe peu (sic) des préparatifs du grand jour. Ce sera le grand turbin à la fin, sans doute, mais Maman se repose entièrement sur nous. Papa n'en parle guère, il nous laisse responsables, d'ailleurs on n'oserait pas beaucoup lui en parler, c'est un de ces sujets sur lesquels il est beaucoup plus sage de se taire pour conserver la parfaite entente dont nous jouissons. Finalement, il est vrai que si nous ne sommes que 50 au plus peut-être, puisque Papa ne veut pas de nouvelles invitations dans la famille Henry, ce ne sera pas une très grande affaire comme préparatifs.

Nous nous occuperons cette semaine de la question vaisselle avec une de nos anciennes bonnes qui doit venir servir, et qui tiendra la liste de toutes les choses qu'on prêtera comme vaisselle et comme linge de table.

¹² Bonne-Maman : Marie-Louise Févez, seconde épouse de Pierre Dupont, 20 décembre 1849-2 juillet 1920.

Je t'ai envoyé mes chaussures ce matin, je pense qu'elles prendront le même courrier que cette lettre.

Le temps est aussi à la peine comme à Cherbourg. Il faut espérer qu'il fera meilleur pour notre mariage, la pluie serait une chose bien ennuyeuse ce jour-là, cela amènerait toutes sortes de complications.

Au revoir chéri, je te quitte déjà, c'est qu'il faut que j'aille conduire Jehanne d'Arc en classe, mais avant je veux t'embrasser bien tendrement, surtout ces si bons et beaux yeux qui sont ma folie. Moi aussi tu sais, il y a des heures où je n'en puis plus d'impatience d'être à toi, donne-moi tes lèvres doux aimé.

Ton Anne Marie

Merci beaucoup de ta jolie petite feuille que j'ai baisée avec amour... j'imagine qu'elle vient du jardin.

Brévilley 5 juillet 1920

Mon doux aimé,

Merci de ta bonne lettre de dimanche, comme elles me font du bien tes lettres qui me redisent toute ta tendresse... et comme je vais partir dans la vie heureuse et tranquille avec toi. Je remercie bien le Bon Dieu chaque jour de nous avoir mené l'un vers l'autre et de m'avoir donné de si douces fiançailles pendant lesquelles j'ai goûté un bonheur si tranquille et toujours croissant. Le bonheur va venir plus grand encore dans quelques jours, je t'avoue que ce soir je me sens profondément émue en pensant à tout cela et je voudrais que tu sois là pour être dans tes bras... Ma petite Jehanne d'Arc me comble de caresses toute la soirée et je me suis laissée (sic) faire avec délices elle est si gentille, elle me faisait ses yeux les plus tendres et me disait « Oh je sais bien à qui tu penses, toujours à ton chéri... je l'aime aussi, pas autant que toi puisque vous n'allez être qu'un, tu seras toujours contente avec lui etc. etc... » elle est tout à fait mignonne. Avant d'aller se coucher elle m'a demandé d'aller l'embrasser dans son lit, je le fais chaque soir... puis tout d'un coup, elle m'a dit « mais qui est-ce qui viendra m'embrasser quand tu ne seras plus là » puis sans attendre la réponse elle est partie se coucher en courant. Du coup... me voilà toute (sic) émue, je regrette de moi te raconter cela, c'est mal de penser te faire de la peine mais je ne peux rien te cacher surtout ce qui m'est le plus sensible. Je viens tout te confier pour mieux me sentir dans tes bras ce soir pour goûter tes caresses et tes baisers. C'est si long de vivre sans toi mon trésor et je sens chaque jour plus le besoin que j'ai d'amour... mon cœur a tant besoin de se donner, de se dévouer, de s'épancher, avec quel bonheur il s'est ouvert pour toi, soulageant ainsi sa soif d'aimer. Je veux faire ton bonheur mon chéri et sacrifier tout ce qui en moi pourrait te déplaire. Tu sais bien que je t'apporte toute ma bonne volonté et tout mon amour.

Bonsoir petit chéri, je vais rêver de toi.

6 juillet

Petit amour, il ne me reste plus que quelques minutes pour t'écrire, vite je me dépêche, il fait toujours un temps bien gris. Je viens d'être occupée par une personne qui vient pour marquer mon trousseau, je me suis laissée (sic) attarder auprès d'elle. Ce matin, Geneviève était à Sedan, j'étais bien tranquille, j'aurais dû achever ma lettre mais au lieu de cela j'ai mis mes petites paperasses en ordre. J'aime beaucoup tripoter dans mes petites affaires puis j'ai ajouté quelques réflexions à mes notes de retraite.

Ce soir je t'écirai une longue lettre, pour compenser excuse-moi, je t'en prie.

Avant de te quitter, je veux te redire toute mon immense tendresse, si tu sentais avec quelle violence mon cœur bat pour toi, il est temps qu'il soit tout à toi, après ce serait vraiment trop long. Je t'embrasse follement comme je t'aime, donne tes lèvres que je calme un peu ma soif.

Ton Anne Marie

Brévilley le 8 juillet 1920

Petit Amour,

C'est aujourd'hui le mariage de Marie Harmel. Aujourd'hui, nous aurions dû nous marier... mais maintenant, il ne faut plus qu'un peu de patience.

Maman est rentrée, elle nous a rapporté des détails tout à fait touchants sur la mort de Bonne Maman. Elle allait très bien le jour précédent et avait même fait une course, avait vu ses filles et avait dit à ma Tante Henriette sa joie immense car le lendemain c'était la fête de l'Adoration dans le couvent où elle était, elle ne cessait de redire son bonheur. Le soir elle s'était frisée plus soigneusement que de coutume pour le Bon Dieu. Dans la nuit, elle a été assez fatiguée, elle a pris un remède vers 11 h ½, vers 2 h la sœur voulait la soulager encore, mais non disait-elle, je vais aller communier à 5 h. La sœur insiste à nouveau mais elle refuse encore. Un peu de patience dit-elle cela ne tardera plus... Ah quelle belle journée d'adoration, puis subitement elle dit à la sœur mais je ne sens plus mon poulx... elle incline la tête... c'était fini... peut-on mourir plus en paix et dans une union plus douce avec le Bon Dieu. Le 29 juin, fête de mon Oncle Paul, dernier frère de Bon Papa, elle s'était rendue chez lui à pied, ils avaient causé longuement du ciel, du bonheur de là-haut... avant de se quitter ils s'étaient promis que celui qui mourrait le premier assisterait l'autre pour le grand passage, puis ils s'étaient regardés pensant bien que c'était la dernière fois ici-bas... or Bonne Maman voyait à peine comme au travers d'un brouillard... et mon Oncle Paul, lui ne voit à la fois que quelques détails de la chose qu'il regarde, ils avaient cependant cherché à fixer leurs traits...

Maman nous a dit qui venait définitivement, nous comptons maintenant sur mon parrain [*Henri n° 4 des 22*] et sa femme, ma tante Jeanne Gonzague Dupont, un de ses fils, puis Térése Poncin, cousine issue de germaine 30 ans, une de mes meilleures amies je lui écris à ce même courrier ma joie... et je lui demande de nous arriver le lundi comme tes parents et de nous aider pour les chants car elle chante fort bien. Elle vient du Nord elle se trouvera dans le même train à partir de Charleville... je lui ai demandé spécialement pour le Panis Angelicus car mon Oncle Gonzague ne vient décidément pas.

Tout compte fait nous serons assez nombreux quand même, il y aura :

De chez nous	11 personnes
--------------	--------------

Charles fils	4
--------------	---

Le Père Henry	1
---------------	---

Tte Pauline Henry	1
-------------------	---

M et Mme Maurice Harmel	2
	19

Famille Bruley

M et Mme Bruley	2
-----------------	---

Edouard	1
---------	---

M et Mme Balorie 2 enfants	4
----------------------------	---

M et Mme Bellard	2
------------------	---

M Mme Léon Harmel et Térése	3
	12

Famille Dupont

M et Mme Henri Dupont	2
-----------------------	---

Mme Toison et sa fille	2
------------------------	---

Mme Gonzague Dupont	
Et un fils	2
André Dupont	1
Térèse Poncin	1
	8

Amis	
Hugues Cocard	1
M et Mme Robert Cocard	2
Mlle Suzanne Bourguignon	1
	5 (sic)

Total 45 personnes

Nous comptons en plus sur les Laurenty (4 Personnes) pour le diner, puis M. le Curé et peut-être 2 religieuses Sœurs de Charité et 2 Sœurs des Pauvres.

Pense un peu ce que cela aurait été si on avait été 18 de plus ! Nous regrettons très spécialement que les cousins Alphonse ne puissent venir mais tout est infiniment simplifié parce que pour 70 personnes ç'aurait été très difficile de tout trouver.

Maman n'est pas trop fatiguée de son voyage mais elle souffre beaucoup des reins.

Nous n'avons pas encore les faire-part. Maman en a causé dans la famille et a décidé de biffer le nom de Bonne Maman.

Ma tante Lucie Doutriaux a demandé à Maman si Bonne Maman m'avait fait un cadeau. Maman dit que nous n'avions rien reçu, alors ma tante a dit que comme elle savait que c'était dans les intentions de Bonne Maman, les oncles et tantes héritiers nous donneraient ce cadeau, c'est bien gentil de leur part de penser à cela.

Les oncles et tantes du second mariage ont voulu sur le faire-part faire figurer tous les noms des frères et sœurs du premier mariage avant les leur car Bonne Maman n'avait jamais fait de différence d'affection entre tous ses enfants. Bonne Maman a eu un rôle difficile qu'elle a rempli admirablement. C'est dans la famille une sainte de plus au ciel pour veiller sur nos foyers.

Yvonne est très contente de la photo, elle trouve que jamais je n'ai été si parfaitement réussie. Jehanne d'Arc est ravie, aussi dès hier soir il a fallu que je la mette dans son pêle-mêle. Yvonne en voudrait une seconde, si tu pouvais en tirer encore q.q. unes cela me ferait plaisir, mais le ciel est bien gris pour cela. Si tu n'as pas le temps ce sera pour plus tard. C'est aujourd'hui que Nel passe ses examens.

Je t'embrasse follement comme je t'aime mon si bon chéri, dans 9 jours je te serrerai bien fort dans mes bras, cela vient... je prie beaucoup, je demande chaque jour à la Ste Vierge de conserver ce calme et cette paix si douce avec laquelle je vais vers toi, que le Bon Dieu est bon pour nous.

Ta petite aimée

Doux bien aimé

C'est la dernière missive qui quitte Brévilly pour le cher fiancé de Cherbourg... c'est la dernière fois qu'en t'écrivant je songe au cher solitaire de la rue de l'Alma, quelle chance. Et pourtant, avec quelle joie je les aies (sic) toujours écrites, ces lettres qui devaient réjouir ta solitude... aujourd'hui, tu donnes tes dernières classes de l'année et tu rêves bien sûr à l'an prochain quand tu auras ton foyer où ta petite femme t'attendras (sic).

J'ai encore aujourd'hui une lettre d'une amie, Lasserré, elle me cite une chose que le Père Vétillard lui disait ces jours derniers « un ménage uni en Dieu avec de petits êtres élevés pour lui, quand la paix règne et que la femme ait être toujours le rayon de soleil, malgré ses peines et ses fatigues, toujours souriante et douce, c'est une chose charmante et un petit coin de ciel tombé ici-bas... » Je voudrais doux chéri que chaque fois que tu rentreras chez nous tu te retrouves avec bonheur dans ce petit coin de ciel que ce sera notre nid, parce que je veux être toujours aussi souriante et douce, tu le sais bien car je t'aime.

J'ai encore une très longue épître de mon amie mais je me demande comment répondre à ces multiples correspondances et je sens pourtant qu'elle en a plus besoin que jamais. Elle a beaucoup besoin d'affection et celle que je lui donne lui fait un peu de bien au milieu de tout ce qu'elle souffre. Elle ne me parle guère de Robert, que part (sic) des allusions très voilées. Ses lettres roulent sur tout autres sujets, je tacherai demain de lui écrire encore une bonne lettre mais cela devient un peu affolant car cette fois le mariage approche. Hier jusqu'à minuit, je ressassais dans ma tête mille choses à organiser... à ne pas oublier. J'ai là dans la main un petit carnet dans lequel je note tout à mesure que les idées me viennent et sans avoir aussi pourtant aucune vraie cause de fatigue, nous nous sentons lassées, mes sœurs et moi.

Il fait beau cet après-midi mais la matinée a été encore très froide. L'oncle de Térése, frère Hugues est ici depuis ce matin, il a eu une grande conférence avec Maman puis a suivi une petite conférence avec Térése... Le Père vient de la part de son frère qui regrette de ne pas pouvoir venir. Il est fort bon et Maman est très contente de sa visite. Mais figure-toi que Papa a dit à Maman qu'il ne lui permettait pas ainsi qu'à Térése d'aller à Angers cet été. La brave Térése ne le sait pas, elle va en avoir une vraie peine et je t'assure que 'en ai pour elle, c'est vraiment pénible. Surtout quand on songe que cela se reproduira plus d'une fois pendant cette longue période.

Nous avons eu hier soir une lettre de ton père au sujet des faire-part. Il a été revoir l'imprimeur qui avait égaré les paquets... ils n'étaient pas envoyés. Père les a découverts dans un coin... tu comprends mon mécontentement... nous ne les avons pas encore reçus et nous ne pourrons pas les envoyer tels quels, car voilà 9 jours que Bonne Maman est morte, lundi cela en fera 11 ! Si nous les avions eus comme ton Papa y comptait il y a 8 jours cela aurait été très passable... aussi Maman les refuse. Nous sommes seulement très contrariés de l'ennui et des mille démarches de ton Père...dis-le lui bien... avait-il payé nos lettres, j'espère que non. Maman lui a écrit ce matin. Je joins à ma lettre quelques timbres dans une lettre de la bonne Mère Duval, ma supérieure au S.C., je lui avais demandé quelques timbres pour toi. Demain matin, nous assisterons à la messe du Père

Hugues, puis à 11 h ¼ nous irons le conduire à l'express à Carignan. Maman et moi nous profiterons de cette occasion pour aller revoir le cuisinier. Lundi matin nous allons à Sedan, l'après-midi nous nous occuperons de la vaisselle, des couverts, du nappage. Mardi matin séance de la couturière, je l'aiderai à finir ma robe...etc. etc... Samedi, ce sera ton arrivée, quelle joie. Le jardinier décompte aussi les jours et chaque matin il me dit combien il en reste, tout le monde vit et travaille pour la noce.

Je t'embrasse très ardemment doux chéri, tu vas bientôt quitter Cherbourg, ce sera pour revenir avec ta petite chérie qui veut faire de toi le plus heureux époux de la terre.

Ton Anne Marie

Souvenir à Mme Vagnon, à Marie.

Brévilley le 11 juillet 1920

Doux chéri,

Voilà le dernier dimanche que je passe sans toi, tu seras là bientôt, mon chéri et dans quelques jours je serai enfin à toi, quelle joie, quel bonheur d'être à un chéri pareil et avec quelle confiance je viens dans tes bras. Tu es si bon, si tendre et tu m'aimes tant. Et puis je sais bien que tu es le meilleur appui et le meilleur guide que le Bon Dieu ait pu me donner, dans quelques jours tu seras mon époux bien aimé, mon cœur est rempli d'allégresse.

J'ai eu 2 lettres de toi hier soir et encore une ce matin, déjà celle (sic) d'hier tu penses si je suis contente.

Les Alphonse viendront à la messe de mariage.

Suzanne Bourguignon est une de mes amies de Sedan que j'ai connue à Angers pendant la guerre et qui sera demoiselle d'honneur avec Robert, elle est fort gentille. Maman est déjà beaucoup moins fatiguée, ses douleurs l'ont quitté avec le mauvais temps. Hier soir, nous n'avions pas encore nos fameuses lettres.

Je suis contente que tu aies pu faire rentrer du charbon, cela nous rendra bien service, puis voilà le porte-manteau de la bonne posé, notre tapisserie de la chambre servira à quelque chose, je pense que tu auras eu ma lettre à temps au sujet de la bonne mais comme tu l'arrêtes de toute façon c'est le principal. Il me semble que ton idée de lui donner 40 frs de suite en lui faisant signer un papier est très bonne.

Demain, je songerai bien à toi dans tes diverses allées et venues, dans ton voyage puis à ton arrivée à St Maurice. Comme Maman va être contente de te revoir, je crois qu'elle va bien maintenant. J'ai reçu ce matin une fort gentille lettre d'Alice, tu voudras bien lui dire comme je suis touchée de la part qu'elle prend à notre peine de la mort de Bonne Maman, mais comme son mot affectueux m'a touchée mais je n'ai pas le temps de lui répondre. Actuellement, nous calculons tout notre temps pour arriver au bout de tout. Je voudrais samedi avoir achevé des quantités de choses. Hier, nous nous sommes partagé mes sœurs et moi la besogne de ces derniers temps en vue du mariage. Je suis spécialement préposée à fournir toute la vaisselle, verres, couverts, tasses à café, plats, carafes etc...qu'on nous prête de différents côtés, il faut tout compter, noter soigneusement ce qu'on prête et voir si on a en quantité suffisante. Demain après-midi, j'irai avec le cocher faire le plus gros de ma besogne... Tère est préposée à trouver des tables, nappes, serviettes, salières, serveurs et à mener ce personnel, puis à veiller à l'ordre des tables, les lundis, mardis, mercredis et jeudis... Geneviève, elle s'occupe du service des chambres, chercher aussi toute la vaisselle nécessaire... et les draps, taies d'oreillers, couvertures etc... puis à l'ordre des chambres. Il vaut mieux répartir le travail, sans cela on ne sait où mettre la tête ; pour la cuisine, nous avons un cuisinier puis une ancienne bonne très compétente qui le secondera.

Aujourd'hui, nous avons donc été revoir le cuisinier, nous avons été en grande conférence de 12 h ½ à 2 heures ¼ pour les menus de la veille, revoir celui du jour, celui du lendemain et entrer dans tous les détails... pour savoir exactement tout ce qu'il faut lui fournir pour ce jour-là. Maman a commandé toute la boucherie cet après-midi. Demain, nous passons la matinée à Sedan, nous ferons un tas de courses en vue du diner.

Max, lui s'occupera de la chapelle, du tapis, de l'harmonium, des ornements, du registre etc...

Térèse, Geneviève et Agnès garniront la chapelle le lundi dans la journée, puis ce soir-là et le mardi matin, nous garnirons la maison de fleurs, nous ferons tous les bouquets. Nous ne connaissons pas encore l'heure du mariage civil à la mairie, on m'a dit qu'il ne fallait les prévenir que la veille... nous ne savons pas non plus quand arrive mon oncle Henri qui est témoin...

Je suis bien inquiète de la partie musicale, nous avons toutes les malchances à ce sujet. Je comptais d'abord sur une fille de Bonne Maman et un oncle qui ne viennent pas... sur 2 jeunes filles d'ici qui sont fatalement absentes ce jour-là. Je n'ai plus d'espoir que dans une cousine Térésè Poncin pour chanter, mon oncle Henri pour l'harmonium et un employé violoniste... j'attends avec angoisse une réponse de ma cousine... sans cela, nous serions peut-être obligés de faire venir le professeur de chant de Charles de Sedan. J'espère cependant avoir une bonne réponse de ma cousine.

Je suis on ne peut plus au calme ce soir car toute la bande est partie dans le grand breack (sic), ils étaient au moins 14 avec les cousins, Max en était, ils étaient assis les uns sur les autres. Je viens justement d'apercevoir la voiture qui rentre, elle a les reins solides. Cette voiture, ces promenades un peu folles sont les plus amusantes...

Je te quitte pour écrire au Thibault qui nous ont envoyé un très beau réveil lumineux. Ma tante Claire Debuchy doit nous donner une cafetière en métal.

Je t'embrasse petit aimé avec mon ardeur que je sens toujours plus grande. Merci encore de tes si bonnes lettres dont je suis si contente. Je t'aime.

Ton Anne Marie

J'ai reçu les chaussures qui vont parfaitement, merci beaucoup. Je dois m'occuper de passer pour demain.

Ma douce petite aimée,

Voici le dernier dimanche que je passe loin de toi. Ensuite nous serons unis pour toujours. Pour toujours, quelle joie j'éprouve à écrire ce mot. Il y en a qui aiment le changement pas moi ! Je m'attache à tous les lieux où je passe, à tous les gens que je connais, et j'éprouve une profonde tristesse à me dire que tel paysage que j'ai contemplé, tel visage que j'ai aimé, je ne les reverrais jamais plus. Quelle douceur au contraire de penser que celle que j'aime le plus au monde va être ma compagne pour la vie, que nous ferons route ensemble, établissant çà et là notre nid jusqu'au jour où nous pourrons nous fixer, élevant ensemble nos enfants jusqu'au jour où, ceux-ci devenus grands, nous ayant quittés, nous pourrons nous reposer et vivre de nos souvenirs en attendant la mort avec sérénité. Oh ! le beau rêve, qui deviendra réalité, car le Bon Dieu ne peut pas nous refuser ses grâces : nous le supplierons tant, et là-haut, tant d'amis l'invoqueront pour nous !

C'est peut-être la dernière grande lettre que je t'écris, car demain je serai pris dès le matin et, à Paris, je n'aurai sans doute pas grand temps à moi. Aussi je veux, dès aujourd'hui, te dire quelle période bénie a été pour moi ce temps de nos fiançailles et te remercier de tout le bonheur que tu m'as déjà donné.

Je t'ai aimée dès notre première entrevue, te rappelles-tu la petite salle où nous devions regarder les photographies, et où nous avons parlé de mille autres choses, un peu émus, un peu troublés, et n'osant pas aborder le grand sujet qui nous brûlait les lèvres ? Et puis, le vendredi, cette journée où j'ai senti que mon cœur était pris, ou j'au soupçonné que le tien n'était pas insensible non plus, mais où je suis revenu dévoré d'inquiétude.

Et enfin la grande journée du 3 janvier où tu as pleuré sur mon épaule, où tu m'as tendu ta bouche et où nos lèvres se sont unies pour la première fois : minute ineffable où nos âmes se sont données à jamais, serment aussi solennel que celui que nous allons prononcer bientôt. C'était le jour de la Ste Geneviève. Et j'imagine que là-haut, la Sainte devait nous regarder avec sa vigilante tendresse, comme dans la grande fresque de Puvis de Chavannes, lorsqu'elle veille sur la ville endormie. Oh oui, les Saints du Ciel devaient se réjouir là-haut, car notre amour est pur : c'est celui que Dieu a béni lorsqu'il dit au premier couple humain : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre ». Cette bénédiction a persisté malgré les erreurs, les lâchetés, les crimes de l'humanité : la vie est laide, banale ou odieuse, l'homme peine pour gagner sa subsistance, souffre et tombe parfois sous l'assaut de son frère, mais le rayonnant soleil de l'amour vient cacher toutes ces misères sous ses draperies d'or et l'homme éperdu, enivré, oublie toutes les tristesses et se rue à sa tâche avec une allégresse nouvelle, faisant monter vers Dieu le Te Deum de sa reconnaissance.

C'est ton souvenir qui m'a aidé à supporter les fatigues et les ennuis de cette année qui vient de s'écouler. Je n'étais pas seul, car j'avais devant moi ta photo et je conservais dans mon cœur ton image chérie qui me souriait. Et surtout, j'avais tes bonnes lettres qui, chaque jour, venaient me dire que tu pensais à moi, qui m'apportaient l'écho de tes joies et de tes peines.

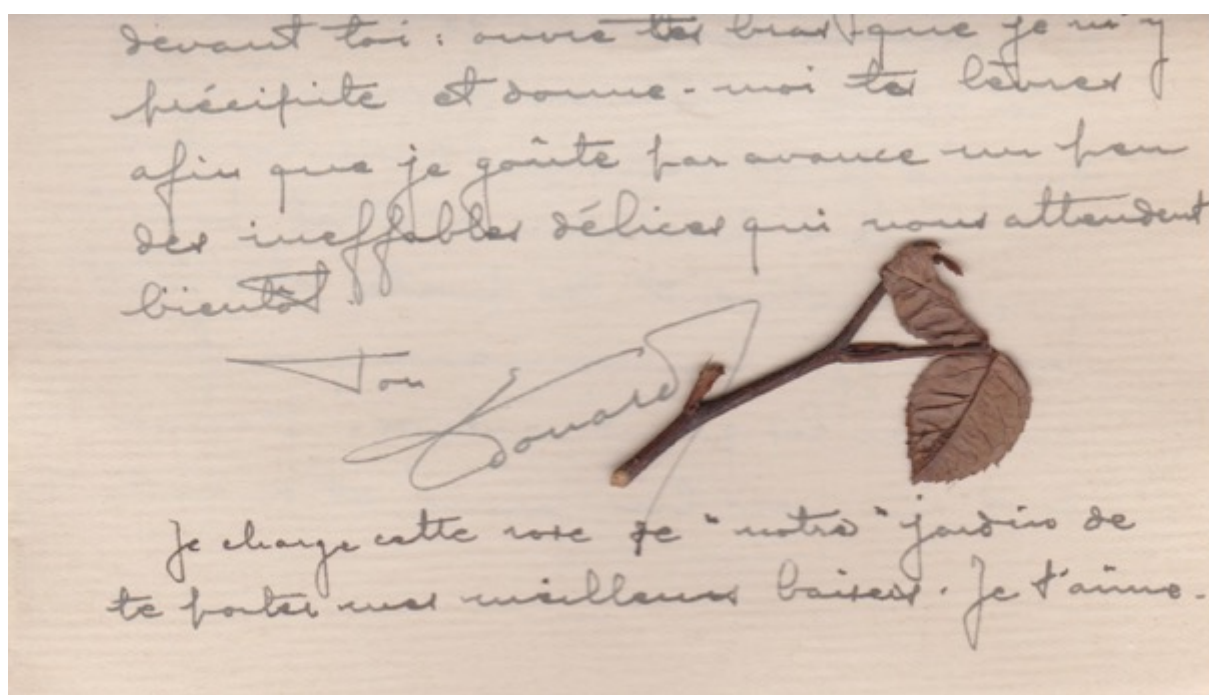
Sois bénie, mon aimée, pour tout le bonheur que tu m'as donné et pour celui que tu me donnes encore. Quelle joie j'éprouvais aussi, dans nos trop rares réunions à te serrer dans mes bras, à sentir ton cœur battre contre le mien, à unir mes lèvres aux tiennes.

Bientôt ce bonheur ne nous sera plus mesuré. Tous les jours nous serons l'un près de l'autre, vivant plus intimement de la vie l'un de l'autre, nous étreignant sans fin lorsque nous aurons soif l'un de l'autre, et toujours nous conserverons présente à notre esprit, l'idée de Dieu qui ennoblit les amours humaines.

Ô ma chère petite fiancée, tu as été le rêve de ma jeunesse, et bientôt ce rêve va devenir réalité. J'avais élevé dans le plus secret de mon cœur un autel caché où je te faisais hommages de mes meilleures pensées. Je ne te connaissais pas, mais je t'aimais déjà « toi qui devais être ma femme ». Et lorsque je m'enfonçais dans les bois, un livre à la main, c'était pour toi que chantaient les poètes et c'était ton souffle harmonieux qui faisaient courber les grands arbres. J'avais rêvé de t'épouser très jeune et de partir tous deux pour les pays du rêve. La guerre est venue apporter les deuils, les tristesses, les découragements ; les années ont passé, mais mon cœur est resté aussi jeune, aussi neuf qu'autrefois et je te l'offre tout frémissant d'amour et d'espérance. Oui, la vie s'ouvre radieuse devant nous, viens par les champs semés de fleurettes t'enivrer avec moi de la beauté du jour, laissons chanter à nos âmes leur cantique d'allégresse et de reconnaissance : Ô bien aimée, qui sera bientôt « mienne », je m'agenouille devant toi, ouvre tes bras, que je m'y précipite et donne-moi tes lèvres afin que je goûte par avance un peu des ineffables délices qui nous attendent bientôt.

Ton Edouard

Je charge cette rose de « notre » jardin de te porter mes meilleurs baisers. Je t'aime.



(Cette rose a aujourd'hui 107 ans !)

Très chéri, mon Edouard,

J'espère bien que tu as eu mes 2 lettres cet après-midi, je t'assure que je me suis fait de la peine en songeant que ma lettre ne t'atteindrait pas. J'offre cela pour notre bonheur. J'ai eu encore aujourd'hui une journée bien chargée. Ce matin, lever 7 h ½, déjeuner puis arrivée du brave Nel qui nous a surpris, il est reçu, tu penses quelle joie... il est ravie (sic)... et nous sommes tous contents... à 9 h ¼ j'étais chez la couturière jusqu'à 11 h 1/2, là c'était plutôt reposant que fatiguant. Puis retour à la maison. Papa était plutôt contrarié, Tante Pauline était invitée à déjeuner... repas vite avalé encore... mais tu sais, je me rattrape entre les repas quand je me sens trop fatiguée, je gobe un œuf... j'en ai pris 3 aujourd'hui.

L'après-midi, j'ai compté toute la vaisselle et les verres avec une de nos anciennes bonnes, nous avons vu ce qui manquait encore et heureusement une bonne dame est venue qui nous offre tout ce qui nous manque encore. Ensuite, elle, la bonne, est montée dans ma chambre, je lui ai fait faire différentes petites choses pour Jehanne d'Arc et pour moi... pendant ce temps, j'ai remis de l'ordre dans ma chambre, cette journée a été encore fameusement remplie mais tout s'éclaircit doucement. Il y a encore différentes choses pour lesquels (sic) nous ne sommes pas fixés et c'est ce qu'il y a de plus ennuyeux... que le mercredi 21 arrive donc vite, 7 jours encore mais avant 4 jours tu seras là, comme je suis pressée de te serrer dans mes bras, si tu savais à quel point... j'offre au Bon Dieu toutes mes fatigues pour notre bonheur, toutes mes petites peines aussi... d'ailleurs ce rien comparé au bonheur que je trouverai de toi, je tâche de ne pas trop me fatiguer pour le 21. Quand tu seras là, j'espère bien pouvoir faire un peu la grève et même tout à fait mais je ne sais pas... parce que vois-tu je veux être jusqu'au bout aimable et gentille même s'il m'en coûte. Figure-toi que Maman ne s'occupe absolument pas de toute l'organisation des jours du mariage... et c'est sur moi que tout repose, est-ce drôle, n'est-ce pas. Au début, je n'avais rien dit, rien fait... mais voyant que personne ne marchait... je me suis mise en tête du mouvement quoique je sentais bien que ce n'était pas normal. Hier, une de nos anciennes bonnes est venue, elle m'a dit qu'elle trouvait très spécial que j'organise tout pour mon mariage... en effet lui ai-je dit... je l'ai fait parce qu'il a fallu et pour ne pas imposer aux autres le travail. Puis elle l'a fait gentille (sic) remarquer à mes sœurs... et depuis hier, nous rions entre nous de la mariée qui prépare sa noce... mes sœurs finissent par trouver cela drôle aussi mais cela ne les active pas beaucoup. Je ne devrais pas te raconter tout cela comme cela, ce n'est pas très bien, pardonne-le-moi. Mais tu sais je suis un peu fatiguée et sans oser me l'avouer, j'ai un peu de peine. C'est bête d'être si sensible. J'attends avec plus d'impatience que jamais ta si délicate affection, tout ton amour. J'ai tellement besoin aussi de donner tout ce qu'un cœur qui veut brûler pour toi. J'ai eu ce matin ta dernière bonne petite lettre de Cherbourg puis une autre de Papa. Le paquet de lettres n'est pas encore là, dis-lui. Je lui télégraphierai jeudi que faire au sujet des enveloppes, remercie-le bien de toute la peine qu'il se donne pour nous et excuse-moi de ne pas répondre.

Papa reste relativement très calme et lui aussi ne s'occupe de rien. Nous pensons que pour achever de nettoyer le jardin, il demandera une équipe d'ouvriers samedi. Il s'est occupé du vin, c'est déjà cela, j'en serai incapable.

Je ne te parle que de moi, mais je voudrais cependant savoir des nouvelles de ton voyage. Pourrais-tu dire à Paul ¹³ que Charles s'est permis de faire adresser son habit 157 rue d'Aboukir où on le portera samedi matin, il est contrarié de donner cette corvée à ton frère mais il craignait que son habit ne lui arrive que trop tard, excuse-le... cela m'évitera une lettre.

Au revoir petit chéri, je t'aime follement, je t'attends avec la plus grande impatience, viens vite toi que je veux et que j'aime, que je te serre bien fort dans mes bras, que je t'embrasse avec folie.

Ton Anne Marie

Réflexion faite, je vais écrire à Alice au sujet de l'habit.
Je t'aime follement.

¹³ Paul Balorie, mari d'Alice (sœur d'Edouard) donc le beau-frère d'Edouard

Brévilley 14 juillet 1920

Très doux chéri,

Je t'écris encore aujourd'hui, puis demain et nos correspondances seront terminées. Cette lettre partira au train de 9h, la suivante au train de 14h. Ce n'est pas sans une petite émotion que je vois finir tout cela, j'ai trouvé tant de douceur, tant de beauté dans toutes tes lettres, chaque jour j'apprenais à mieux te connaître, pour me réjouir toujours du bonheur que j'avais en toi. Que c'était bon de t'écrire, il y avait si longtemps que je rêvais à celui qui viendrait, mon âme avait tellement besoin de se sentir comprise et soutenue, mon cœur avait besoin d'aimer et de se sentir aimé. Je ne pensais pas que jamais je trouverais si parfaitement tout ce que je souhaitais... et ce temps si doux de nos fiançailles n'est que l'aube d'un temps bien meilleur encore... et ces jours sont tout près de nous. Mercredi à cette même heure (il est 9 h $\frac{1}{4}$) nous serons bien tranquilles, enfin l'un à l'autre, dans notre chambre, tout à notre amour. Je veux ce soir rêver encore plus spécialement de ce bonheur, dans 7 jours je serai ta petite femme. Oh comme je l'aimerai mon époux chéri, cet Edouard qui m'aime et que je veux si heureux par moi, je veux te donner tout moi-même, je veux penser avec toi, devenir une autre toi-même, je veux sacrifier en moi tout ce qui te déplaira, pour être toujours ton bonheur. Dans 3 jours tu seras là, que je suis pressée de te revoir et avec quel bonheur je t'embrasserai, avec quelle joie aussi je sentirai la douceur de tes caresses et de tes baisers, c'est si doux d'être chérie par toi. Je te remercie encore d'avoir su ouvrir mon cœur au bonheur de l'amour. Ta si douce tendresse a eu vite raison du petit personnage un peu raide que je suis et je veux maintenant toujours me laisser aller à tout ce que me soufflera mon amour pour toi, comme je t'aimerai. J'aimerai ton âme d'abord si belle si pure si droite... ensemble nous conserverons nos âmes bien pures, ensemble nous les rendrons meilleures, et puis je donnerai beaucoup de bonheur à ton cœur qui a tant besoin d'amour... je serai attentive à tes désirs, enfin je vivrai toute pour toi, quel bonheur.

J'ai eu aujourd'hui une journée plus tranquille, j'en suis contente, aussi ce soir je ne suis plus fatiguée comme hier.

Cet après-midi, la couturière est venue et a fait le grand essayage final de la toilette de la mariée avec gants, voile et couronne. Charles est arrivé justement à ce moment-là et il a donné de bons conseils pour la manière de poser la couronne et plus q.q. petits détails, toute la maison était là. Il ne reste plus en résumé que quelques petites questions de détail auxquelles on pense au dernier moment. Je crois que ma toilette est assez bien mais elle est très simple... voilà une bonne affaire de liquidée.

J'ai donc eu une bonne réponse de Thérèse Poncin qui chantera volontiers le Panis Angelicus de Franck et ce qu'on désire d'autre mais elle n'a pas de la musique à plusieurs voix, ici les jeunes filles ont un peu de musique je vais le leur demander. Thérèse veut bien chanter tout ce qu'on veut, je pense qu'elle arrive lundi vers 9 h $\frac{1}{2}$, aussitôt son arrivée on s'occupera du chant avec elle. Nous avons à Pouru un vieux chantre qu'il faudra paraît-il faire chanter... ou laisser chanter. J'espère que Charles chantera aussi. Aujourd'hui aussi, nous avons obtenu 15 kgs de farine blanche par complaisance, nous en cherchions en vain depuis un mois. De la sorte, le cuisinier fera toute la pâtisserie et

les brioches à offrir lundi. J'ai découvert aussi des fagots pour son four, il manque maintenant un pétrin... mais bien des gens en ont encore, il suffit de chercher.

Cela fait en somme beaucoup de questions ennuyeuses liquidées aujourd'hui... cela me soulage d'autant. Nous ne savons pas encore à quelle heure sera le mariage 11h moins $\frac{1}{4}$ ou 11h $\frac{1}{4}$, la sortie des ouvriers étant à 11 heures. Je crois qu'il vaudrait mieux attendre 11h $\frac{1}{4}$ mais je pense que cela se décidera pour 11h moins $\frac{1}{4}$, enfin cela m'est égal.

Au revoir chéri, réjouissons-nous car voilà les beaux jours qui viennent pour nous, restons bien unis en attendant du Bon Dieu qui veut nous combler de grâces dans son sacrement et rester doucement unis pour élever nos âmes vers lui.

Je t'embrasse très tendrement et te redis mon amour très dévoué... je t'aime.

Ton Anne Marie

Ma douce petite aimée, ma fiancée chérie,

C'est la dernière fois que, dans une lettre, je te donne ce titre. Désormais tu seras ma femme, mon épouse bien-aimée, désormais tu porteras mon nom, et j'espère que nous n'aurons plus jamais l'occasion de nous écrire parce que jamais plus nous ne serons séparés. Je commence cette lettre dès ce soir car, demain, il est infiniment probable que j'aurai bien peu de temps à te consacrer. Dès le matin et ensuite, lorsque nous aurons nos invités, il me sera bien difficile de m'isoler pour t'écrire.

Et pourtant je ne voudrais pas que cette dernière lettre que je t'envoie soit trop brève. Je voudrais surtout te dire les sentiments mélangés avec lesquels je termine cette correspondance de six mois. J'en éprouve beaucoup de joie et un peu de regret. Beaucoup de joie parce que désormais, tu seras toujours présente à mes côtés et que mon cœur pour s'épancher n'aura pas besoin du secours de la plume, mes lèvres pour rencontrer les tiennes se passeront de l'intermédiaire du papier. Mais j'éprouve aussi une certaine peine : cette correspondance était si bien entrée dans mes habitudes et surtout elle avait eu tant de charme pour moi ! Nous nous connaissions à peine lorsque nous nous sommes séparés le trois janvier, et c'est par ces lettres quotidiennes que nous avons appris à nous apprécier, à nous aimer davantage. Tu m'as révélé les secrets de ton cœur, douce aimée, ce bon petit cœur si généreux, si palpitant, ... et parfois si brutalement froissé. J'ai pu te dire quelques-unes de mes pensées, m'efforcer de te faire comprendre l'immense amour que j'ai pour toi, ma volonté de faire ton bonheur et mon désir d'accomplir tout mon devoir de bon mari, de bon Français, de bon chrétien.

Je me suis parfois efforcé d'adoucir les peines que tu pouvais ressentir et de faire briller à tes yeux le bel avenir qui nous attend tous deux, cet avenir d'amour et de perfection dont nous rêvons. C'était une joie pour moi quand je pouvais m'asseoir à ma table et venir converser un peu longuement avec toi : je savais que ces mots tracés par ma plume iraient porter un peu de joie là-bas, dire à l'aimée de prendre patience, l'assurer que mon cœur était tout à elle, mon esprit tout plein d'elle. C'était une joie encore plus grande quand je recevais tes lettres ; si j'étais chez moi, je me mettais souvent à la fenêtre pour guetter l'arrivée du facteur trop lent à mon gré, si j'étais au lycée, bien vite je me hâtais de rentrer, et c'était avec une joie toujours nouvelle que j'apercevais l'enveloppe attendue. Avec quel bonheur je lisais les douces choses que tu me disais, avec quelles délices je posais mes lèvres là où tu avais posé les tiennes. C'est grâce à toi, mon aimée, que les jours m'ont paru moins longs, que j'ai eu la patience d'attendre. Mais voici que nous touchons un terme du voyage : dans huit jours mon aimée, à cette heure où le soleil se couche en dorant la cime des arbres, nous serons loin de tout, dans les bras l'un de l'autre, nous disant notre amour éperdu et l'un à l'autre pour jamais.

Merci, mon adorable petite fiancée, ma petite femme de demain, merci pour toutes ces douces lettres dont tu m'as comblé, pour le bonheur et l'amour dont tu as inondé mon cœur. Je veux te payer de toute ma tendresse, de toute ma bonne volonté ; je veux avec l'appui du Bon Dieu, te rendre aussi heureuse qu'on peut l'être ici-bas. Dors, mon aimée : que ton bon ange t'apporte de beaux rêves. Me voici, dans quelques heures, je serai dans tes bras et tu sentiras mon cœur battre contre le tien.

15 juillet. Pas encore de lettre ce matin ! Je ne comprends rien à ce silence et je commence à m'inquiéter. Je t'envoie une dépêche. J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux et j'attends ta réponse avec impatience. Notre réunion d'aujourd'hui va se trouver gâtée. Heureusement qu'après-demain nous n'aurons plus besoin de cette maudite Poste. Je confie à ce papier pour la dernière fois, mes baisers : bientôt ce sera sur tes lèvres mêmes que j'aurai la joie de les poser.

Je t'aime

Ton Edouard

Le (jeudi) 15 juillet (1920)

Mon Edouard bien aimé,

Il est 2 heures moins $\frac{1}{4}$, je pense qu'à cette heure tu as enfin mes lettres. J'ai reçu ton télégramme à 11h $\frac{1}{2}$, je t'ai répondu aussitôt... je suis désolée que tu te sois inquiété de moi, comme je regrette de n'avoir pas porté moi-même cette lettre lundi après-midi... je n'avais manqué le train qu'une fois et je m'étais promis de ne jamais plus manquer... j'aurais dû m'en occuper moi-même et ne pas compter sur les autres et quand même tu aurais dû recevoir celle de lundi qui a dû partir mardi matin, le mercredi matin à St Maurice et à plus forte raison ce matin jeudi. En résumé, en comptant cette lettre il y en a 5 en route, 6 avec celle-ci. Je suis désolée de t'avoir mis dans l'inquiétude... j'étais rassurée depuis mercredi étant persuadée que tu avais ma lettre... mais depuis que j'ai eu ton télégramme, je suis à nouveau bien désolée mais je veux espérer que tu as eu un volumineux courrier à 1 heure. Bientôt, nous vivrons l'un près de l'autre toujours et nous n'aurons plus ces inquiétudes.

Je voudrais t'embrasser, te serrer bien fort pour te consoler, viens chéri faire un petit câlin sur mon cœur et sens comme j'ai de la peine pour toi. Je n'ai pas eu ton télégramme en main parce qu'on nous l'a téléphoné de la poste, mais je pense que tu l'as expédié après le courrier. C'est donc la dernière lettre que je t'écris puisque nous sommes jeudi après-midi, j'espère que tu la recevras vendredi à 1 heure. Et puis samedi, très doux aimé, je pourrai t'embrasser... je pourrai te faire sentir un peu de l'amour débordant que j'ai pour toi, je t'aime follement. Tout mon cœur, toute mon âme, tout moi-même... vont se donner à toi et c'est avec délices que je te ferai ce don complet, mon petit mari, mon maître complet, tu trouveras toujours en moi une petite femme empressée à te faire plaisir parce qu'elle t'aime... cet après-midi plus que jamais, je sens cet amour qui me dévore et si tu étais là, je baiserais avec amour et respect mon époux, mon maître chéri. C'est avec bonheur que je briserai en moi tout ce qui pourra te déplaire car je sais que tu seras le meilleur des époux et que je peux m'abandonner avec toute confiance dans tes bras. Mon âme glorifie le Seigneur qui a permis pour nous de si belle chose. T'aimer, être à toi, faire ton bonheur et en même temps servir le bon Maître de là-haut ... voilà tout mon désir, mon bonheur.

Que tu es donc bon de m'avoir donné ton cœur, je suis profondément émue, de tout l'amour que tu as pour moi, je goûte par toi un bonheur déjà immense, dans 6 jours que sera-ce donc, ce sera le bonheur réalisé, puisque nous seront bien l'un à l'autre. Merci mon Dieu.

Viens chéri, que je t'embrasse avec toute mon ardeur, donne tes beaux yeux, ton grand front et laisse-moi te baiser longuement, longuement puis viens reposer sur ma poitrine et sentir comme mon cœur bat pour toi.

Ton Anne Marie

Je peux écrire demain à Papa et à Maman mais ce n'est pas sûr.

Je t'attendrai donc samedi à Sedan à l'arrivée du train. Maman ira à Sedan en même temps pour des courses. Nous resterons donc quelques temps à Sedan.

Je t'embrasse chéri, combien ce sera encore meilleur après-demain. Merci de toutes les bonnes lettres que tu m'as écrites pendant nos fiançailles malgré ton travail, tu es vraiment bon d'avoir trouvé du temps pour ta chérie.

Je t'aime.

Ton Anne Marie

Embrasse très affectueusement Papa et Maman pour leur petite fille et puis voilà encore des baisers pour toi.

Enfin, le 13 juillet, la distribution des prix arriva et nous, les jeunes, nous saisismes cette occasion pour nous venger des mesquineries du proviseur. La coutume voulait, en effet, que l'on vint en robe à cette imposante cérémonie ; et ceux qui n'en avaient pas louaient une toge d'avocat. Mais, comme nous n'avions rien touché pendant la guerre, malgré nos cinq ans d'ancienneté, nous décidâmes d'arriver en civil. Horror ! Le Proviseur nous repoussa dans le fond de l'estrade où nous pûmes bavarder et rire pendant toute la séance !

Le soir même, je partais pour Saint-Maurice. Je m'attendais à trouver une lettre de ma fiancée, mais il n'y avait rien. Le lendemain, rien. Le surlendemain, rien. N'y tenant plus, j'envoyais une dépêche à Brévilly. Un télégramme me répondait : "Tout va bien. Lettre suit. Tendresses" Et au courrier suivant m'arrivaient les lettres adressées à Cherbourg et que Mme Vagnon avait fait suivre. Ma fiancée, tout en me demandant des nouvelles de mon voyage, avait sereinement continué à m'envoyer ses lettres rue de l'Alma. Premier exemple d'une longue, longue série d'erreurs d'adresses qui a duré plus de cinquante ans.

Après trois jours passés à Saint-Maurice, je partais seul le 17 juillet. On vint me chercher en voiture (à cheval naturellement) à Sedan, et retrouvai ma place chez Charles où Yvonne pouponnait son petit René. Les quelques jours qui suivirent nous ont laissé un souvenir mitigé, car si nous étions heureux d'être réunis, les préparatifs du mariage, à une époque où les suites de la guerre nous privaient encore de beaucoup choses, entraînaient pour Anne Marie un surcroît de fatigues¹⁴. Elle ne trouvait pas toujours chez ses frères et sœurs l'assistance qu'elle aurait pu espérer (ne précisons pas). Elle dut même, deux jours avant le mariage, s'aliter pendant quelques heures ; et j'eus l'autorisation d'aller la voir dans sa chambre !!

¹⁴ On avait eu le plus grand mal à trouver les fagots nécessaires pour cuire les gâteaux destinés aux gens de la localité. Quant aux souliers blancs de la mariée, c'est moi qui avais dû les acheter à Paris sur les renseignements indiqués.

20 Juillet 1920

Mariage d'Anne Marie Henry et Edouard Bruley

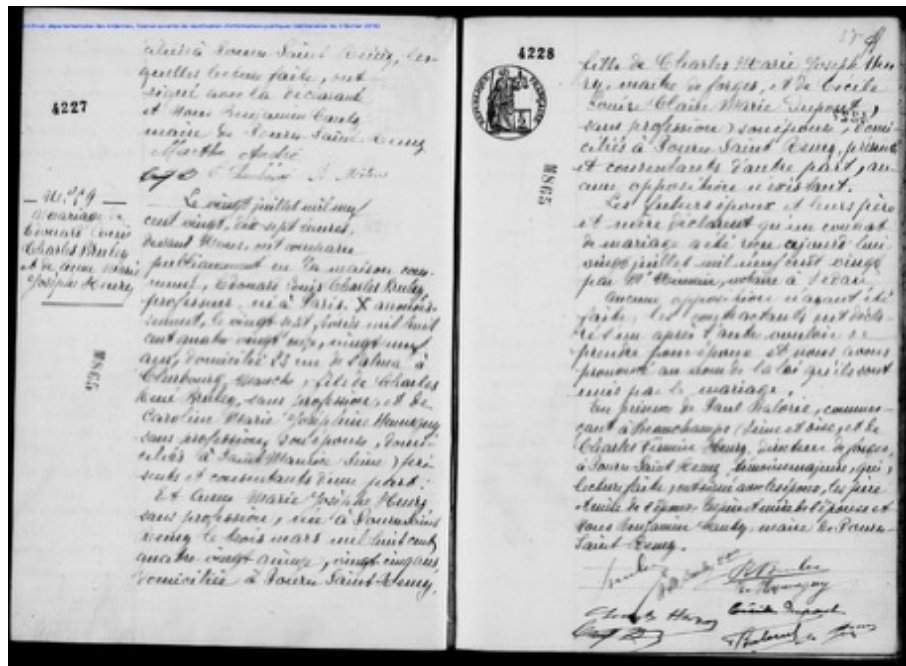
Extrait des « Vieux Souvenirs » d'Edouard :

(...) Le grand jour approcha, et, et ceux qui devaient y assister arrivaient. Ils étaient peu nombreux. De mon côté, Alice et Paul, Claire et Émile ; mes parrain et marraine, Mr et Mme Bellant. Du côté d'Anne Marie, la mort toute récente de la seconde femme de son grand-père empêchait les Dupont du second mariage de venir ; et celle de la mère de la tante Alphonse paralysa également nos cousins et voisins !

Il n'y avait donc que l'oncle Henri Dupont, parrain d'Anne Marie, et Thérèse Poncin, une cousine du Nord. Très musicien, l'oncle Henri tenait l'harmonium et Thérèse Poncin, qui avait une fort jolie voix, chantait... en particulier le Panis Angelicus de César Franck¹⁵ que j'avais réclamé.

Mais auparavant, le 20 juillet, avaient eu lieu deux cérémonies : après le déjeuner, la lecture et la signature du contrat. Me Ninnin était venu de Sedan, porteur du précieux document à la lecture duquel nous feignîmes d'apporter une attention polie ; puis il demanda d'exercer le privilège du notaire : celui d'embrasser la future.

Une heure plus tard, le coupé nous menait à la mairie où devait avoir lieu le mariage civil. On avait balayé avec soin la grande salle car à la porte se trouvait un joli petit tas de poussière et de mégots. Le maire était le jardinier de Brévilley, M. Leroy, il nous maria très dignement.



Puis il fallut rentrer à la maison où il fallut continuer les préparatifs de la cérémonie et de la réception : à onze heures du soir, j'étais encore en train d'organiser, avec ma belle-mère, le cortège du lendemain. Puis j'allai dormir dans la "maison de Mme Thomas", l'ancienne concierge, qui se trouvait à droite de la porte d'entrée de la propriété. Je

¹⁵ Panis Angelicus https://youtu.be/CdKAHp9m1Q0?si=u8fmZ_iKWQQUyLL

partageais ce logis avec Emmanuel et Hugues Cocard, car il avait fallu laisser les autres chambres aux invités.

Enfin, le grand jour se leva. Il faisait heureusement très beau. Habillés comme à l'ordinaire, nous nous hâtâmes de nous rendre à la chapelle de l'usine pour entendre la messe et communier, puisqu'alors il fallait être à jeun pour recevoir l'hostie.

Retour. Petit déjeuner. Hugues m'aide à mettre ma chemise empesée, mon habit ; je prends mon haut-de-forme et rentre à la maison. Anne Marie est entre les mains des habilleuses (on n'a pas dérangé une coiffeuse).

J'attends avec impatience le moment de nous rendre à la chapelle. Nous avons obtenu, en effet, l'autorisation de célébrer le mariage dans la chapelle de l'usine, qui est sur Brévilly, alors que la maison est sur Pouru !



Onze heures. Le cortège s'ébranle. En tête, Anne Marie au bras de son père rayonnant (Celui-ci l'avait pourtant, à plusieurs reprises, menacée de ne pas la conduire à l'autel le jour où elle se marierait... et c'est la seule de ses filles qu'il ait ainsi menée.) ; en queue, moi au bras de ma mère. En passant devant les maisons ouvrières, les hommes de la famille Lorot tirent des coups de fusil en notre honneur.



Entrée dans la chapelle au son de la Marche nuptiale de Mendelsohn¹⁶, jouée par l'oncle Henri.

Discours de l'oncle Ernest, frère de mon beau-père et jésuite à Notre-Dame de Liesse : Anne Marie n'est pas contente parce qu'il parle beaucoup de moi et très peu d'elle ! Puis c'est le moment solennel du mariage : on entend très nettement nos "oui" prononcés d'une voix ferme.

¹⁶ <https://www.youtube.com/shorts/KWnfdQ3ALWU>

Remise des anneaux présentés sur un plateau avec douze pièces d'argent, destinées au curé, et qu'il a été très difficile, à cette époque, de réunir.

La messe est dite par Mr le Curé de Pouru, assisté de l'oncle Ernest et de Max qui n'est encore que séminariste.

A la sacristie, signatures, défilé des intimes, etc.



Puis, à la sortie de la chapelle, ce sont tous les gens du pays : ils viennent apporter leurs compliments qui semblent sincères. Anne Marie embrasse le vieux M. Noël, le doyen de l'usine, au milieu de l'émotion générale.

Re-retour à la maison, et c'est le banquet, ce banquet qui a demandé tant de peine pour le préparer : pour trouver victuailles et combustible, ma pauvre fiancée avait été obligée de courir tous les environs, au lieu de passer son temps à songer à son bien-aimé ! Et puis il avait fallu organiser un fer-à-cheval pour placer tous les convives, et les plates-formes nécessaires pour équilibrer les tables n'avaient été prêtes qu'in-extremis. Enfin, le repas fut succulent, grâce au talent du cuisinier, M. Lallemant, assisté par Berthe André. Le cocher-chauffeur, Auguste Pécron, prenait un vif plaisir à saluer du nom de "Madame" celle qui, la veille encore était "Mademoiselle Anne Marie".



Devant la maison de Pouru

A la fin du repas, mon beau-père délègue ses pouvoirs à Max pour le discours d'usage.

Et l'après-midi se passa en promenades à travers le parc, en conversations avec les uns et les autres, jusque vers six heures où il fallut songer au départ. Nous déposâmes avec plaisir nos costumes de cérémonie, jetâmes un dernier coup d'œil sur les valises pour voir si nous n'oublions rien. Puis ce furent les adieux, sauf aux enfants que Mr et Mme Bellant avaient entraînés au fond du jardin pour éviter les sanglots de Jehanne d'Arc. Le coupé était devant la grille, le brave Auguste Pécron sur le siège.

Edouard Bruley

Mes Chers Enfants,

Quel siècle que celui qui vient de s'écouler, le dix-neuvième siècle ! siècle de progrès matériel, des inventions de toutes sortes; siècle d'effervescence et d'agitation, de vie à la vapeur ou à l'électricité, où l'homme entiché de lui-même, ne se croit plus seulement inventeur, mais créateur, où, plongé dans la matière, il s'y délecte orgueilleusement, s'imaginant qu'il peut se passer de Dieu, se croyant Dieu lui-même !

C'est le progrès ! le progrès ! répète t-on avec enthousiasme & admiration... Oui sans doute, mais n'y a-t-il pas un revers de médaille ? De si grands & si rapides changements ont modifié complètement les relations, la vie de famille, la vie économique et sociale, les rapports des peuples entre eux... Il en est résulté, pour l'Europe en particulier, un état d'équilibre instable. Le déclenchement s'est produit, et dans quelle aventure, hélas ! pour le malheur des peuples, nous voyons-nous engagés !... A quand la fin ? Et quelle sera la solution du problème ? Dieu seul le sait... Prévisions, combinaisons, calculs humains ne se trouvent-ils pas déjoués, renversés ? Conflit européen, guerre mondiale, oui on l'a assez répété; mais la catastrophe était-elle prévue, de la manière & dans la mesure que nous voyons ? ... Que de surprises !... de mécomptes et de revers !...

Mais je le répète, le plus triste et le plus pitoyable côté des choses, c'est l'orgueilleuse indépendance qu'affecte l'homme ainsi noyé, effondré dans la matière, vis-à-vis de Dieu lui-même. O hommes insensés, qui comptez sans Dieu, qui prétendez vous passer de Dieu !

La grande leçon de la guerre & des événements modernes, la voici :

Ils nous apprennent que les destinées du monde, aussi bien celles des nations et des peuples, des sociétés et des familles, que celles des individualités elles-mêmes, sont entre les mains de Dieu... Lui seul plane, comme l'aigle dans l'azur des cieux, au-dessus de toutes les situations & de tous les événements ... Lui seul est le Maître du monde: " EGO DOMINUS ET NON EST ALTER " (Is. 45,6)

En fait, comment la France s'est-elle tirée victorieusement de la guerre, et comment l'Europe sortira-t-elle de la situation présente ? Quand et comment l'ordre sera-t-il rétabli ? Quand aurons-nous la paix, une paix solide & durable ? C'est l'affaire de Dieu même et de sa Providence.

Et tous, comme chacun de nous, nous n'avons qu'une chose à faire: nous remettre entre les mains de Dieu tout-puissant, nous livrer, nous abandonner, corps & âme avec tous leurs intérêts à la bonne providence. " IN MANIBUS TUIS SORTES MEAE " (Ps. 30,16) Mes destinées sont en ta main.

Tel est le premier enseignement de la guerre & des événements.

.....

Mon cher Ami, je suis ici l'interprète de la famille dans laquelle vous allez entrer, pour vous exprimer son contentement et da joie de vous recevoir & de vous posséder; plus encore, pour remercier le Bon Dieu, en bénissant votre union avec ma chère nièce, de l'honneur et du don si précieux qu'il lui a fait.

Elle est certes à même, cette famille, d'apprécier les larges conceptions d'une intelligence sérieuse et élevée, les énergies d'une volonté qui ne marchandé jamais avec le travail ni la difficulté, qui ne saurait pour rien au monde, transiger avec le devoir; les aménités d'un caractère qui ne sait que se faire tout à tous; les envolées d'un coeur débordant d'affection et de générosité; mais par dessus tout, les sentiments religieux, les principes foncièrement chrétiens, qui, inspirant toute une vie, doivent la féconder pour le Ciel.

Après des études très complètes & brillantes, à 23 ans, je crois, reçu second à l'Agrégation, vous vous êtes spécialisé en Histoire & Géographie, vous assurant par là même, en travailleur infatigable, un brillant avenir, en même temps que l'instruction sérieuse & solide de vos chers & dévoués élèves, qui, me dit-on, apprécient tant leur professeur.

Mais, ce qui promet encore davantage pour l'avenir, c'est l'esprit chrétien avec les oeuvres qu'il inspire, puisé au sein même de la famille. Là surtout, mon cher Ami, vous êtes le privilégié de la bonne providence. Votre grand'mère maternelle (qui, vous contemplant en ce moment du haut du ciel, n'en prend pas moins part, tout au contraire, à la fête), votre grand'mère maternelle, " était une sainte, m'écrivait-on, dont la mort a laissé à ses enfants, dignes d'elle, une profonde impression de paix. "

" Corona senum filii filiorum et gloria filiorum patres eorum . " (Prov. 17,6) " Les enfants des enfants, est-il dit au Livre des Proverbes, sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire de leurs enfants. "

C'est vrai principalement dans les familles chrétiennes: un fils exemplaire est là récompense et le vivant éloge de ses religieux parents, d'un père & d'une mère si justement estimés & si profondément aimés.

La famille HARMEL, de son côté, mon cher Ami, vous rend son témoignage d'affection si bien motivée & fondée. Sur mes lèvres, en ce moment, un mot de très sincère gratitude, au nom de la nôtre, sera certainement en son lieu & place. Qu'elle agrée donc notre " Merci ".

Maintenant excusez-moi, s'il y a vraiment lieu de le faire, d'avoir mis ainsi à contribution votre modestie. Toutefois, permettez-moi encore un mot, et j'arrive à ma conclusion, qui vous expliquera ma hardiesse.

N° 2

Avec les données précédentes, personne, ici, ne s'étonnera d'entendre dire que l'idée principale et dominante de notre cher Professeur d'Histoire & de Géographie, celle qui dirige, en quelque sorte, toute sa vie, celle à laquelle se rallient toutes ses pensées et qui inspire toutes ses œuvres, c'est la persuasion intime (j'allais dire la vision) que la Cause de Dieu triomphera sur la terre. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai parlé de sa Providence.

Dans cette considération, dans ce fait qui embrasse et domine toute l'Histoire, votre intelligence trouve son aliment et son entière satisfaction, votre volonté toute sa vigueur, votre cœur son apaisement. Elevez-vous donc le plus haut possible; plus vous vous rapprocherez du Ciel et plus s'élargiront vos horizons. Vous planerez comme l'aigle, et vous embrasserez le monde tout entier d'un seul coup d'oeil. A quoi se réduirait la science de l'Histoire, abstraction faite de l'Action divine et de la Providence ? Et la science de la Géographie, sans la croyance pratique et l'humble soumission au Créateur & Conservateur du Monde, le dispensateur providentiel des contrées de la terre ? Qu'est-ce que l'Europe est en train de devenir ? Ce que la fera la Providence.

La famille et la Providence ne sont pas moins inséparables. La fondation d'un foyer chrétien, la sanctification de ses membres, l'amour d'un Dieu qui les nourrit, qui remplit leur cœur d'affection et leurs âmes de grâces et de mérites, qui, pour finir, les réunit tous au Ciel... l'œuvre et bienfait de la divine Providence ! *Tua autem, Pater, Providentia gubernat.* Oh oui ! C'est notre Providence, ô Père, qui gouverne le monde !.

Le second enseignement que nous avons à recueillir de la guerre, et, comme ont dit, de l'après-guerre, c'est celui de la charité chrétienne : sa nécessité & sa pratique.

Tout récemment, à la date du 28 mai dernier, le Très Saint Père adressait aux Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires en communion avec le Saint-Siège, une touchante Encyclique, sur le rétablissement de la paix chrétienne.

La paix dit-Il, en commençant, ce beau don de Dieu " dont le nom, comme s'exprime Saint Augustin, est en ce monde le plus doux à entendre, ce bien le plus désirable est le meilleur ", la paix, appelée pendant plus de quatre ans, par les vœux ardents des gens de bien, par les prières des âmes pieuses & les larmes des mères, commence enfin à briller sur les peuples ? Nous en sommes heureux plus que tous et Nous Nous en réjouissons vivement. Mais cette joie même de Notre cœur paternel, bien des amertumes la troublent, car, si à peu près partout, la paix est rétablie d'une certaine façon et les traités signés, il reste cependant les germes des anciennes inimitiés et vous savez bien, vénérables Frères, qu'il n'y a pas de paix stable, ni de traités durables, bien qu'établis après de longues & laborieuses conférences et dûment signés, si le retour de la charité mutuelle n'apaise les haines et les inimitiés. Voilà vénérables Frères,

.....

le sujet douloureux et plein de dangers dont Nous voulons nous entretenir et qui Nous fait adresser avec sollicitude des recommandations à vos peuples.

Le Saint-Père dans cette opportune encyclique, rappelle et résume la doctrine de la Charité prêchée par Notre Seigneur Jésus-Christ, et, à son ordre, par ses Apôtres et par son Eglise. Là est le salut, et nulle part ailleurs.

Nous devrions rapprocher de cette Lettre Pontificale la toute première Encyclique de Sa Sainteté BENOIR XV aux mêmes Prélats à la date du 1er Novembre 1914.

Il y énumère les causes morales de la guerre. La toute première à laquelle, d'ailleurs se ramènent les autres, c'est dit le Saint Père, le manque de charité mutuelle parmi les hommes.

Contentons-nous aujourd'hui, car le temps nous presse, de cette indication générale et de la Conclusion qui s'impose, à la lecture de ces Encycliques et autres documents encore (Mandement du célèbre Cardinal MERCIER, et Lettre des Cardinaux, Archevêques & Evêques de France aux Catholiques Français). On aura beau parler et se débattre: on n'aura, en Europe et dans le monde, de paix solide et durable que par la pratique de la Charité Chrétienne.

La Charité, grande & sublime leçon de la guerre et des événements en cours, sous la conduite de la divine Providence. C'est le pardon des injures: " Pardonnez-nous nos offenses; comme nous pardonnons... " . C'est l'oubli volontaire des différends; c'est la prière pour ceux même qui nous haïssent et nous persécutent; ce sont les services rendus, non seulement à des amis, mais à des ennemis; c'est le dévouement à l'égard des malheureux et de tous... C'est l'union, dans la fraternité des esprits et des cœurs... La Charité ! C'est le don, c'est l'immolation de soi-même. Ce sont les sueurs & le sang versés à flots, ou goutte à goutte, au bon plaisir de Dieu, pour la France chérie. " Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour Celui qu'on aime. " (Jean 15,13). Grande & sublime leçon de la guerre !.. Merci de nous l'avoir donnée, cher Paul, choisi par la Providence comme victime expiatoire, non déflorée encore, de la première heure; et vous, vaillant Jacques, dont la dernière parole résonnera toujours à nos oreilles: " Vive la France quand même ! " .

Il me semble sentir vibrer votre cœur, ma chère nièce à l'audition de ces paroles. C'est que ce cœur, si bien façonné par le Bon Dieu, a l'expérience des choses; il a vécu de charité. Au cours de ces terribles années de guerre, vous ferrailliez, vous aussi, sur votre champ de bataille. Les réfugiés, auprès desquels vous avez exercé votre zèle, sont là pour nous le dire. Les enfants auxquels vous avez fait si assidûment le catéchisme, votre œuvre de prédilection; votre petite sœur, l'objet de vos soins et de votre affection presque maternels; vos parents bien-aimés que vous avez aimés si délicatement

.....

21-30 Juillet 1920

Voyage de Noces d'Anne Marie Henry et Edouard Bruley

Extrait des « Vieux Souvenirs » d'Edouard :

Conduit par le brave Auguste Pécron, le coupé, qui avait quitté Brévilly vers 18 heures, se dirigeait donc vers Florenville en Belgique, première étape de notre vie conjugale. Hélas ! Nous avions oublié que le 21 juillet est la fête nationale belge. Aussi l'hôtel où nous descendions était-il plein (notre chambre était heureusement réservée) et le bal sur la place, soutenu par des orchestres tonitruants, devait durer jusqu'au petit matin, nous empêchant de goûter pleinement un repos réparateur après les fatigues multiples des jours précédents.

Le lendemain, le ciel s'était rembruni et il pleuvait de temps à autre. Nous fîmes quelques tours dans la localité et nous eûmes la "distraction" d'assister à l'enterrement d'une personnalité locale : le cortège marchait lentement, majestueusement, et chaque pas était scandé par une musique aussi bruyante que funèbre. Au déjeuner, la table voisine de la nôtre était occupée par un jeune couple belge : la femme, Mathilde, aux formes opulentes comme celles de son mari, parlait avec volubilité ; le mari restait muet. A la fin, Mathilde s'écria : "Mais réponds-moi donc, Oscar !" et Oscar répliqua simplement : "Je mange."

Les curiosités de Florenville (notamment, au cimetière, l'humble tombe d'Abraham Gilson ou Gerson, peintre célèbre en Luxembourg) n'eurent bientôt pour nous plus d'attrait et nous continuâmes notre voyage vers Luxembourg. Avant d'arriver à notre seconde étape, il nous fallut changer deux fois de train : à Bertrix où résidait une partie de la famille Henry, mais où nous ne nous arrêtâmes pas, et à Arlon. Luxembourg nous plut beaucoup par son pittoresque et par son charme désuet de petite capitale. Nous admirâmes les soldats aux souliers pointus méticuleusement cirés et surtout le magnifique cercueil placé en devanture d'un magasin de pompes funèbres, juste en face du palais grand-ducal : délicate façon de rappeler à la grande-duchesse Charlotte (qui venait de monter sur le trône) le "memento mori" !

Nous rendîmes visite à la cousine Weber, majestueuse personne à la chevelure blanche et à l'opulente poitrine, veuve d'un dentiste-consul d'Italie, dont le portrait en uniforme constellé de décorations trônait dans le salon.



La cousine était fille de cet oncle Charles Henry qui, après des années de mariage, était, ainsi que sa femme et six de ses sept filles, entré au couvent.¹⁷ La cousine Weber avait, elle aussi, procréé de nombreux enfants, dont un seul fils qui demeurait en Amérique ; quant aux filles, deux seulement s'étaient faites religieuses : Yvonne Weber, sœur de la Sagesse, qui demeura longtemps à Montargis, et sa sœur, Sœur Marie-Thérèse, Visitandine aux Abys dans le Luxembourg belge, qui nous "tape" régulièrement d'un abonnement à la Documentation Catholique.

Quelques jours plus tard, nous partions pour Trèves. C'était la première fois que nous allions en Allemagne et nous projetions de faire la descente du Rhin par la "Trouée héroïque". Hélas ! A peine installés à l'hôtel "Zur Post", Maman fut prise d'une hémorragie assez violente. Étant donné mon ignorance de l'allemand, je fus très embarrassé pour demander à l'"apotheke" les ingrédients qui nous étaient nécessaires. Enfin, en lui expliquant : "Für Damen krank monat"¹⁸, il me délivra ce que nous désirions. Il fallut pourtant consulter la Faculté. Le médecin, qui savait assez bien le français, nous demanda si Madame était grosse. Quand nous lui eûmes révélé que nous étions mariés depuis dix jours, il fut rassuré. Mais la pauvre Anne Marie dut garder la chambre tandis que je jetais un coup d'œil rapide sur les principaux monuments, et nous renoncâmes à poursuivre notre voyage en Allemagne.

Rentrés en France, à Metz, nous nous trouvions plus rassurés que dans un pays dont nous ignorions la langue. Anne Marie était assez rétablie pour visiter les curiosités de la ville, et... savourer, chez un certain pâtissier, des glaces qui lui laissent encore aujourd'hui un souvenir attendri.

Puis ce fut Nancy où, comble de malheur, Anne Marie fut prise de vives douleurs dans la gencive : une dent de sagesse cherchait à percer et choisissait bien mal son moment. Mieux valait rentrer au bercail. Mais, dernier incident : on nous délivre un billet pour Sedan "par Liverdun", sans nous prévenir que le changement était à Commercy. Et, alors que nous nous préparions à descendre, nous voyons filer devant nous la gare de Liverdun ! Grâce à un indicateur prêté par des voyageurs complaisants, nous descendîmes à Epernay, d'où nous pûmes gagner Reims, et enfin Sedan, où, prévenus par télégramme, la voiture était venue nous chercher.

Et le lendemain, le docteur Couvreur cautérisait la gencive au crayon de nitrate et nous pouvions enfin nous reposer.

Nous restâmes une dizaine de jours à Pouru et nos frères et sœurs, désireux de me faire connaître le pays, nous firent rayonner dans tous les environs. Nous empruntions le plus souvent le char-à-bancs traîné par deux mules qui montraient parfois une humeur cabocharde ; quand se présentait une côte un peu rude, il fallait les soulager en marchant à pied à côté du véhicule. Nous visitâmes ainsi le château de Bouillon où le gardien-

¹⁷ https://www.dupontfamille.com/files/ugd/980164_03e8972df8db4562993fc446c2fc008a.pdf

¹⁸ « Pour dame malade mois. »

accompagnateur ne manquant pas, en nous montrant un écusson portant l'inscription : "Fides, spes, caritas", de prononcer sa phrase traditionnelle : "Les Messieurs prêtres qui viennent ici disent que cela signifie : "la Foi, l'Espérance et la Charité".

Mon beau-père fut assez mécontent de nous voir partir aussi rapidement et je dus lui expliquer qu'Anne Marie ne connaissant pas Paris, son initiation demanderait au bas mot quelques semaines avant notre voyage à Cherbourg. Mais ce départ assez hâtif eut un bon côté : on craignit désormais de me voir dédaigner les charmes pourucrassiens et nous ne fûmes jamais accueillis par la question habituellement posée aux visiteurs lors de leur arrivée : "Quand partez-vous ? "

Je dois dire que je fus toujours en bons termes avec mon beau-père et que je n'eus jamais à subir une de ces rebuffades que son entourage - et Nel en particulier - avaient à souffrir.



Charles Henry et Nel

Il y avait d'ailleurs une technique à appliquer si l'on voulait que les repas se passent sans orages : parler peu et poser au maître de la maison une question qui l'orientât sur un de ses sujets favoris, la chasse ou la photographie. Le reste du temps, nous le voyions fort peu. S'il n'était pas dans son bureau à l'usine ou dans sa chambre, il se promenait dans le potager, le plus souvent avec sa femme. Si quelque visiteur le privait de celle-ci, on l'apercevait marchant dans les allées, son vieux canotier incliné sur son nez, symptôme de son mécontentement.

Et ce fut le début du
beau voyage à deux à
travers la vie, qui devait
durer plus de cinquante
ans.

